

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire
qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails
de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du
point de vue bibliographique, qui peuvent modifier
une image reproduite, ou qui peuvent exiger une
modification dans la méthode normale de filmage
sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880

1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890

1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910

1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920

1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930

1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940

1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950

1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960

LETTRES

D'UN

SAUVAGE

DEPAYSE,

*Contenant une Critique des Mœurs
du Siècle, & des Réflexions sur
des Matières de Religion & de
Politique.*

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM.

Chez JEAN-FRANÇOIS JOLLY.


†



LETTRES
D'U N
SAUVAGE DEPAYSE
A
SON CORRESPONDANT
E N
AMERIQUE.

LETTRE SEIZIEME.

ZAKARA à KAROKAJO.

 I tu favois , Cher KAROKAJO , combien on s'est moqué de notre pavre Arlequin Sauvage , parce qu'il a voulu faire l'amour à la maniere de notre Pais , tu userois de tout ton

A 2 cré-

2 LETTRES D'UN SAUVAGE

crédit pour détruire parmi nous une Cérémonie qui nous rend ridicules à tous les Peuples de l'Ancien Monde. J'avoue qu'il est bien difficile de changer l'usage des Cérémonies qui se sont rendues respectables par leur antiquité. On a bien de la peine à déraciner les Préjugés qu'on a en faveur des Maximes établies. Il faut être Anglois pour les vaincre. Je ne sache que cette seule Nation au monde qui en soit capable. C'est une faveur que l'Auteur de la Nature leur a accordée presque tout nouvellement. Il n'y a que deux cens ans qu'ils étoient encore confondus avec le reste des Hommes, & je ne sai ce qui a pu les rendre si privilégiés aux yeux de la Divinité. Il faudra que je passe chez eux pour le savoir ; car ils sont si décriés dans ce País, que je n'ose plus parler d'eux. On dit que le Ciel dans sa fureur a donné ce Privilege, qu'on appelle ici la *Boëte de Pandore*, qui renfermoit tous les maux dont la Divinité

nité pouvoit affliger les Humains. Depuis ce fatal présent, ils ont été auffi-tôt hérétiques qu'ils ont été raisonnables.

Voici la liste des malheurs qui leur font arrivés. Depuis ce tems-là, leur raison a plus approché de la Raison Sauvage de l'Amérique, que de celle qui a établi son trône en Europe. Cette Nation a cessé d'obéir aux Puissances Etrangères. Elle s'est rendue redoutable. Elle a produit de grands Génies, & toutes les autres Nations lui ont cédé le pas du côté de l'Erudition. Elle a retranché de ses Loix Civiles & Canoniques, tout ce qui sentoit la Superstition & la Barbarie. Enfin cette Nation refuse d'obéir à tout ce qui n'est pas juste & raisonnable. Elle s'est portée à un point de hardiesse qui passe l'esprit humain. Elle a refusé l'encens au Dieu qui avoit élevé ses Temples & ses Autels dans son País. Elle a osé lui demander de produire ses Titres, & les a déclarés nuls &

4 LETTRE D'UN SAUVAGE

& de nulle valeur, attendu qu'ils étoient datés du tems de l'Ignorance, & controllés par la Tirannie des Consciences. Elle s'est choisi un Dieu Juste & Raisonnable, avec protestation de ne recevoir jamais de Divinité qui viendroit à agir contre les Loix de la Sagesse, de la Puissance, & de la Sainteté, qui sont le Caractere distinctif de l'Être Suprême. Cette Nation adore ce Dieu regnant glorieusement au Ciel, dont je t'ai parlé dans ma V. Lettre. Elle a voulu que son Roi, qui est sur la Terre une Image de la Divinité, lui ressemblât autant qu'une Créature peut ressembler à son Créateur. Elle lui a laissé un pouvoir sans bornes pour faire le Bien, & l'a mis dans l'impuissance de faire le Mal.

Tu n'es qu'un simple Sauvage toi, & je ne crois pas que tu eusses pu t'imaginer qu'il y eût un Dieu au monde, qui n'accorde les plus précieux de ses Dons, que dans le tems de sa
cole.

DEPAYSE. Lettre XVI. 5

colere & de sa fureur. Ta petite imagination t'auroit d'abord fait croire tout le contraire; & sans balancer tu aurois dit sans détour, qu'un Dieu qui s'y prendroit de cette maniere pour distribuer ses graces & ses faveurs, seroit encore plus insensé que ceux qu'*Ovide* a rendu si célèbres par leur folie, ou que *Lucien* a rendu si ridicules dans ses *Dialogues*. Tu aurois dit tout net, que l'Auteur de la Nature ne donne aux Hommes la force de s'élever au-dessus des Préjugés, que pour les rendre sages. Comme il n'a donné des aîles aux Oiseaux que pour les faire voler dans les airs, & qu'il n'a pas fait cette grace à cette Nation; c'est qu'il a voulu que ceux qui la composent, restassent ce qu'ils aiment à être: & qui fait, si on n'auroit pas dit que tu as raison?

Il semble que c'est là le vrai moyen de se faire un grand nom dans ce País. C'est ainsi que *Boileau*, & bien d'autres, se sont rendus célèbres. Ils ont
pris

6 LETTRES D'UN SAUVAGE

pris les François par leur foible. Ils leur ont dit : Messieurs ,

De Paris au Pérou , du Japon jusqu'à Rome ,

Le plus sot Animal à mon avis c'est l'Homme.

Le mot de Paris , à la tête de cette liste , flatte cette Nation. Les trois quarts & demi n'ont lu de *Boileau* , que cette seule Satire. On nous méprise nous pauvres Américains , parce qu'il semble que ce judicieux Censeur ne nous a pas trouvé dignes d'y avoir place.

Nous méritons pourtant d'y entrer pour quelque chose. Notre conduite dans nos Amours , & les Ceremonies trop précipitées de notre Mariage , sont sujettes à des inconvéniens qui ont souvent des suites bien funestes. Je sai que tu es toi-même un des premiers à les condamner ; mais on a cru que tu le faisois par passion ou par intérêt , & non par sentiment de justice. Je ne veux pas te retracer les malheurs
où

DEPAYSE. *Lettre XVI.* 7

où la plus jeune de tes Sœurs s'est précipitée, pour n'avoir regardé qu'à la force & à la beauté du corps, lorsque son jour fut venu pour courir l'allumette. Elle se livra à celui qui étoit le moins digne d'elle, parce qu'il étoit le moins raisonnable.

La dissolubilité du Mariage qu'on a inventée comme le remede le plus efficace à ce grand mal, ne sert souvent qu'à rendre les Enfans plus malheureux sans soulager les Meres. Il faudroit laisser aux Filles & aux Garçons le tems de pouvoir mieux connoître la sympatie de leurs humeurs, & ne point faire tant de cas du prétendu bon sens de ceux qui disent qu'on passeroit alors toute sa vie à chercher à se connoître. Si nous venions à corriger cet abus, nous en retrancherions bien d'autres dont il est la source. Nous passerions presque pour parfaits; car tout ce qu'on nous reproche d'ailleurs, sont des griefs de si peu d'importance, qu'on ne

B vou-

8 LETTRES D'UN SAUVAGE

voudroit pas se donner la peine de les censurer. Je te dirai une autre fois le cas qu'on fait de quelques-unes de nos Maximes.

Tu seras fort surpris d'apprendre ; que ceux qui censurent ce qu'il y a de ridicule dans nos Amours , commencent par le pratiquer avant de se marier. Il arrive même fort rarement qu'on y renonce , quoiqu'on le promette solennellement dans les Cérémonies du Mariage. Il y en a fort peu qui se corrigent , à moins qu'ils ne se trouvent dans l'impuissance de continuer leur premier train.

Il y a ici un grand nombre de Filles qui courent l'allumette avec le premier venu ; elles ne sont pas avares de leurs faveurs ; & si l'on y trouve quelque chose à redire , c'est qu'elles en font souvent plus qu'on ne leur en demande , & qu'elles en surchargent si abondamment leurs Galands , que leurs jambes ont souvent bien de la peine à les supporter. Il arrive même

DEPAYSE. Lettre XVI. 9

me que la charge est si considerable , qu'ils sont obligés de porter leurs souliers en pantoufle. Mais ce n'est pas pour avoir des Enfans , qu'ils voient cette sorte de Femmes ; ou s'il leur en font , ce n'est que pour peupler une quantité de Maisons , qui sont comme le Receptacle de la plus vile Canaille. Les enfans que fait un Comte , un marquis, ou un gentilhomme, à des Femmes de cette espece , n'ont d'autre titre que celui de Gredins ou Bâtards , qui est le dernier rang parmi le Petit-Peuple. Il n'y a qu'un Royaume en Europe , où les Bâtards soient estimés.

Quand on est las de courir l'allumette avec les Femmes de cet ordre , on choisit une Fille ou une Veuve , & l'on prend garde alors de ne pas soufler l'allumette avant que le Prêtre en ait donné la permission. Le Fruit de cette sorte d'Amours est la nation benîte ; & quoique ces derniers ne soient pas toujours plus spirituels que

les Bâtards leurs aînés , ils sont les chers & les honorés : c'est encore belle grace pour un Bâtard , s'il peut être le palefrenier de son cadet le légitime. Les Mots ont ici une grande vertu. Un *Oui* ou un *Non* en fait la différence. Il arrive quelquefois que le Bâtard attrape son Frere le légitime , & qu'il fait à sa Belle-Sœur inconnue , une posterité noble , illustre , qui a des qualités bien différentes de celles qu'elle merite ; & faute de cette précaution on a vu tomber des Maisons illustres ; il y en a quelques autres qui se sont soutenues par-là.

Les Gens de façon sont fort gênés dans leurs Amours légitimes. La Raison du País les oblige à ne point consulter leur inclination sur cet article , il est trop de conséquence pour cela. Mais pour ce qui est pure Bagatelle , comme la Galanterie , c'est-à-dire , ce que les Sauvages entendent par Amour illégitime , elle les laisse dans leur pleine liberté.

Un Homme de façon doit faire l'amour aux richesses. Il ne doit pas balancer à préférer une riche Guenon à une jeune Fille, belle, vigoureuse, & qui n'a en partage que les agrémens du corps & de l'esprit. S'il arrive qu'un Homme de distinction trouve dans une Fille, beauté, jeunesse, santé, noblesse, voilà une trouvaille. Mais avant de parvenir à la posséder, il faut vaincre des Rivaux, & quelquefois en venir à l'enlèvement, & se brouiller avec toute une Famille dont on recherche l'alliance. S'il vient à réussir, c'est alors qu'il faut user de précaution. Il faut bien prendre garde à ne se pas charger de famille, il ne faut faire que deux enfans à sa Femme, & faire ensuite lit à part : car le grand nombre d'enfans ne sert qu'à faire tomber en décadence une ancienne Maison.

Si on n'a pas eu assez d'esprit pour se contraindre à cet égard, ou qu'il soit arrivé par quelque autre accident

12 LETTRES D'UN SAUVAGE
qu'on soit surchargé de filles & de garçons, il faut garder le Fils aîné chez soi, & fourrer le reste dans un Cloître, ou les envoyer se faire casser la tête à l'Armée. Il faut bien se garder sur-tout de permettre à une Femme de façon de nourrir ses enfans. Il y a eu quelques Saintes Reines qui l'ont fait dans l'ancien Tems, mais il ne faut pas les imiter. Une Femme du bel air doit faire des enfans, & laisser à une Païsanne la peine de les nourrir, düssent-ils être changés en Nourrisse, comme il est arrivé quelquefois. Cela est pourtant fâcheux, il seroit à souhaiter que cela n'arrivât jamais. Mais qu'y faire? On sait que si la Nature a donné des tetons aux unes & aux autres, c'est pour des usages bien differens: dans les unes, c'est pour l'ornement; & dans les autres, c'est pour l'utilité. Qu'importe au bout du compte, de quelle complexion puissent être les enfans. On a toujours assez de relief, quand on peut être
appellé

appelé le jeune Marquis, la jeune Marquise, le jeune Monsieur, la jeune Demoiselle. Ne se marier que pour avoir beaucoup d'enfans, cela n'étoit bon que pour les anciens Patriarches. Aujourd'hui les Gens de façon se marient pour toute autre chose, ils se marient pour se mettre à leur aise.

Je sai que ces Messieurs n'aiment pas qu'on les contredise, aussi leur dis-je qu'il ne convient qu'au petit Bourgeois, ou à l'Artisan, de buter à avoir une famille nombreuse. Les enfans de ces Gens de rien sont toujours assez bien partagés, lorsque leur Pere leur laisse assez de science pour pouvoir gagner leur pain quotidien. Ces Gens du bas étage n'ont ni nom ni rang à soutenir dans le Monde: ils sont toujours trop heureux, s'ils ont le bonheur de travailler pour satisfaire le luxe & la vanité des Gens d'un certain ordre: & si leurs Femmes ou leurs Filles sont jolies, vraiment on
fait

fait bien pourquoi cela a été fait : c'est afin que vous leur fassiez la grace de leur rendre de fréquentes visites. Les Peres & les Maris ne doivent que prendre garde à ce que font leurs Ouvriers dans la boutique : ils vous doivent , en entrant & en sortant , de profondes révérences : il n'est permis qu'à la belle Fille , & à la belle Femme de vous dire , *adieu Comte* , *adieu Marquis* ! Sans tout ce petit manège-là , que seroit-ce que la vie d'un Galant Homme ? il seroit dans un esclavage éternel.

Ils s'imaginent que sans cela ils seroient plus malheureux que les Sauvages de l'Amérique. Ils le sont réellement , Cher KAROKAJO , quoiqu'ils ne s'imaginent pas de l'être. Si tu savois ce qu'ils ont à souffrir , lorsqu'ils s'adressent à une Beauté qui est au-dessous de leur condition , sur-tout si elle est du nombre de celles qui veulent être Femmes légitimes , ou ne l'être point du tout. On leur préfere
un

DEPAYSE. *Lettre XVI.* 15

un simple Bourgeois , & on leur dit qu'on ne regarde point à la Noblesse mais à la Vertu , & qu'on aime mieux un Mari pauvre qu'un riche Galant. Tu appellerois cela parler à la Sauvage , ainsi il seroit inutile de faire valoir les raisons que leur ambition a coutume d'employer pour justifier leur conduite. Je sai que tu te moquerois de tous les raisonnemens que je pourrois fonder sur ce principe. Porte-toi bien , & si tu ne peux parvenir à faire corriger ce qu'il y a d'abusif dans notre Dogme de l'Allumette , souvien-toi qu'il vaut mieux que celui que la Raison de ce Pais pourroit y substituer.

F I N.



LET-

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DE PAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XVII.

ZAKARA à KAROKAJO.

LA Nature s'étoit follement imaginée, que pour le maintien & le bon ordre de l'Univers, elle devoit inspirer aux Peres & aux Meres un amour impartial pour leurs Enfants. Quelle folie ! Cela étoit bon pour notre Hémisphere, mais pour celui-ci

Il falloit tout autre chose. Les Européens ont un goût particulier, & la Nature devoit le consulter. Si elle a souvent le démenti, & si un Pere & une Mere se moquent de ses Loix, & frustrent de la plus belle partie de leur héritage celui de leurs Enfans qui le meritoit le plus, il ne faut pas que cette bonne Mere s'en prenne à d'autres qu'à elle-même. On n'en fait point à deux fois dans ce Monde-ci, on dit tout net que c'est sa propre faute, & qu'elle devoit y prendre garde.

Vraiment ce seroit quelque chose de beau, si un Gentilhomme, un Noble, sur-tout en Païs de Droit Ecrit, s'avisoit d'observer une Loi d'égalité entre ses Enfans, ou qu'il donnât la préférence à celui qui en seroit le plus digne, & que sous prétexte de mérite il préférât un Cadet à son Aîné, le mérite fût-il réel, ce seroit une sottise, dit la Raison Civilisée.

Quelle confusion, quel desordre cela ne causeroit-il pas dans le Monde.

18. LETTRES D'UN SAUVAGE

de ? Il faudroit que les Aînés de Famille fussent aussi sages que les Cadets. Si cela étoit, ils aimeroient autant être Fils de Roturiers. La Raison de ce País a remedié à cet abus. Elle a fait une Loi du Droit d'Aînesse, qui donne tout à l'Aîné, & aux Cadets, rien ou très-peu de chose. Voilà qui est beau, juste, raisounable, & particulier aux Gens de distinction : aussi est-on bien scrupuleux sur cet article.

Il est vrai que la Femme d'un Patriarche a porté atteinte à cette Loi, mais on y a mis si bon ordre que cela n'arrivera plus. On assure positivement qu'il n'y avoit que le seul *Jacob*, qui pût légitimement être préféré à *Esau* son Aîné. Les Théologiens prouvent ce fait d'une maniere qui ne peut satisfaire les Nobles ; parce que la plus forte de leurs raisons est, que le Cadet méritoit mieux cet avantage que son Aîné. Les trois quarts & demi des Aînés de Famille doutent de ce Fait ;

&

& qui fait si on n'en trouveroit pas quelques-uns qui iroient plus loin ? Il est sûr qu'il y en a beaucoup qui ne se sont jamais avisés de voir s'il étoit bien marqué dans la Bible, & je ne te conseillerois pas de leur aller dire en Moraliste Sauvage : Messieurs, j'ai vu cela dans ce Saint Livre, & votre Dieu l'y a fait mettre exprès pour corriger un abus qui s'étoit glissé dans le Monde. Bon ! diront-ils, cela n'a été fait que pour des Sauvages, ou pour le petit Bourgeois. Que diras-tu ? te voilà payé.

Mais cette question n'est point de ton ressort, ni de celui des Théologiens, ils n'avoient que faire d'y mettre le nez. Les Jurisconsultes leur ont bien donné sur les doigts, & ont pris de si bonnes précautions, que les autres n'auront jamais envie de citer sur cet article l'Histoire de *Jacob*. Ne crois pas non plus qu'il y ait jamais de *Rebecca* qui s'avise d'enfreindre la Loi du Droit d'Aînesse. C'est contre l'arti-

fice des Femmes qu'on a pris des précautions raisonnables. Jamais on ne pouvoit pousser la sévérité plus loin. Si une Femme de qualité s'avise de faire deux enfans à-la-fois, comme cela est arrivé de ma connoissance, ne va pas t'imaginer que ce soit le premier qui vient au monde qui puisse prétendre au Droit de *Primogéniture*, pour parler le langage des Anciens Jurisconsultes. Il est venu le premier, il est vrai, on l'a déjà reconnu pour le Fils-aîné. Voilà l'Héritier présomptif des riches héritages du Noble, a dit la Sage-Femme. L'autre paroît, & & celle-ci le nomme Cadet. Mais ce n'est point à une Femme à décider la question. On va lui apprendre qu'il y a bien de la différence entre une *Sage-Femme* & une *Femme Sage*. Ce n'est point ici bonnet blanc & blanc bonnet. Laquestion est différente, c'est aux Jurisconsultes à en décider.

Nous ne sommes plus du tems de ces vieux Patriarches, disent-ils, où les

les Femmes avoient sçu s'attribuer par des voies subreptices, le droit de décider sur cet article. C'est à nous qu'il appartient de savoir qui doit être le premier. La Raison Rustre de l'Amérique auroit décidé en faveur du Premier venu, parce que chez nous l'Aîné ou le Premier né, c'est la même chose. Mais ici le Premier né est le second, parce qu'ils sont deux, & que le cas est extraordinaire. Ergo il faut agir extraordinairement, & compter à rebours en commençant par le dernier. Voilà ce qui s'appelle raisonner. Ces Messieurs, allant toujours de conséquence en conséquence, tirent celle-ci, qui vaut bien mieux que l'autre. Nous ordonnons que le Dernier-venu soit le Premier-né, & qu'il soit reconnu pour l'Aîné &c. Il n'y a rien à repliquer. Le Corps de Justice l'a décidé, & il le sera, & qu'on ne dispute plus.

Tu veux bien m'en croire sur ma parole, Cher KAROKAJO, sans que

je m'amuse à te citer une grande liste d'Arrêts rendus sur cette matiere. Il te suffit de savoir que le fait est vrai, c'est à toi à voir, si le jugement est juste ou ridicule: car je sai qu'un Sauvage ne veut pas qu'on fasse violence à son jugement, & qu'on lui aille dire, cela est vrai, parce qu'un tel l'a dit. Mais pren garde à ne te pas tromper. Je veux bien t'avertir d'avance d'une chose, afin que tu sois très-circonspect. Il n'y a rien de si dangereux que la précipitation, lorsqu'il s'agit de censurer les actions des Juges.

On dit ici qu'ils ont les yeux plus perçans que ceux du Linc, & je pourrois t'en donner des preuves s'il en étoit besoin. Ces gens-là ont vu que le Fils qui étoit sorti le premier, est celui qui avoit été fait le dernier. Je vai te mettre cette question dans un beau jour. Supposons que deux Anes soient dans une écurie, & que tu ayes à décider qui est celui qui est entré le premier, comment t'y prendrois-tu? Tu serois

serois bien en peine, n'est-ce pas ? Peut-être t'imagines-tu qu'il faudroit être Sorcier pour le deviner, ou qu'il faudroit le demander à ceux qui les ont fait entrer. Pauvre Sauvage ! Ton ignorance me fait pitié. Tu n'as qu'à te tenir à la porte, pour voir celui qui sortira le premier, & en bon Jurisconsulte tirer cette conséquence. Celui-ci est sorti le premier, donc il étoit entré le dernier, & on n'oseroit le contredire.

Tu fais à présent, Cher KAROKAJO, qui est celui qui doit avoir le Droit d'Aînesse ; mais tu ne fais pas encore assez bien en quoi il consiste, ni quelles sont ses prérogatives. Un Aîné a tout le bien d'une Maison Illustrée. Si on donne quelque chose aux Cadets, c'est si peu de chose qu'ils ne peuvent se soutenir honorablement dans le monde, il faut qu'ils aient recours à d'autres moyens.

La raison Civilisée y a pourvu de reste. Elle a établi des Benefices Ec-

clésiastiques , qu'on nomme Consistoriaux ou Commendataires. Le pis aller c'est le Froc , cela empêche un Cadet de Noblesse de mourir de faim. Ceux qui n'aiment pas le Pain-Benit , ont recours à la Profession des Armes. Une Lieutenance , une Compagnie leur donne assez de relief. Ils peuvent pousser plus loin leur fortune , si la mort les épargne dans une bataille , ou dans un siege. On peut dire à la louange de ces Nobles , que ce sont ordinairement les meilleurs Officiers qu'il y ait dans une Armée. Il y a quelques exceptions à faire à cette regle ? mais on en trouve qui n'y soient pas sujettes ?

Thémis offre bien un asile à quelques-uns. Mais comme cette Déesse est aveugle , à cause du bandeau qu'elle a sur les yeux , elle n'en adopte que très-peu , encore est-ce par aventure. Tu fais que les Aveugles ne choisissent point , & qu'ils ne prennent ordinairement que ce qu'on leur don-

donne , voilà pourquoi cette Déesse ne favorise gueres les pauvres Nobles. Elle ne reçoit que ceux que la Fortune élève jusqu'à son tribunal , il faut payer bien cher la place qu'on tient sur les sieges de Justice.

Tien , Cher KAROKAJO , je fai un moyen pour mettre un Cadet de Noblesse au niveau de leurs Aînés , mais je me garderai bien de le dire à ces Fous qui se piquent de faire la Raison Civilisée. Il n'y a que les Anglois qui le sachent ; mais ils ne doivent pas être comptés pour Européens. La Nature les a séparés du Continent de l'Europe , pour les rendre Demi-Sauvages ; du moins on le disoit , du tems d'*Auguste*. †

Ce beau secret seroit de concilier ces deux idées , *Noble & Marchand*. Il n'y a qu'en Angleterre , où un Gentilhomme peut être Marchand sans déroger. Voilà ce qui fait fleurir

† *Virg. Egl. 1.*

cette Nation. Je ne te le cacherai point. Je crois qu'il n'y en a point de plus sensée dans le monde ; mais elle a certains défauts , qui ne me plaisent pas. Je prendrai la liberté de le lui dire à cœur ouvert , en bon Sauvage ; & si elle ne reçoit pas mes avis , je sai bien ce que je ferai , je ne l'en mettrai pas moins dans la liste des Nations Civilisées.

Retournons sur nos pas , nous pourrions nous écarter. Les Privileges d'un Fils-ainé sont grands. Il n'est point obligé , comme ses Freres puînés , de cultiver son esprit pour se faire valoir. Un Aîné n'a pas besoin d'industrie pour cela. Tu ne sais peut-être pas ce qu'on entend par se faire valoir , je vai te l'expliquer ; car les termes signifient quelquefois ici tout le contraire de ce qu'ils devoient signifier. Un Aîné fait se faire valoir , s'il fait mépriser ses Freres , & les regarder comme trop-tôt venus , quoiqu'il soit vrai qu'ils sont venus trop tard. Il faut

faut qu'il ne se remplisse la cervelle que de bagatelles, & qu'il ne s'amuse à rien d'essentiel. Il faut qu'il sache parler d'un ton de Maître à ses Chiens, à ses Chevaux, & à ses Domestiques. Il est assez savant s'il fait dire, ceci, cela est à moi, c'est un bien qui m'est acquis par le plus beau de tous les titres. Tenez, mon Frere, cela vous revient. Mais que ferez-vous dans le monde avec si peu de chose? Vous n'y pourrez subsister avec honneur. Il me seroit honteux, ce seroit même un affront pour la Famille, si l'on pouvoit dire qu'il y a parmi nous des Gentilshommes grêlés.

Prenez le Petit Colet, je soutiendrai l'honneur de la Famille, on ne démemblera rien des biens de notre Maison. J'aurai tout, & je vous ferai une petite pension viagere, avec quoi & ce que vous pourrez avoir du Bien d'Eglise, vous serez à votre aise. On appelle cela parler comme un Oracle, & c'est toujours le plus sûr d'en
pas-

passer par-là , l'expérience le démonstre tous les jours.

Voilà une affaire conclüe. L'aîné doit soutenir le Nom de la Famille, il prend ses mesures pour cela. Il s'exerce avec la jeune Villageoise , avec la Servante de l'Aubergiste , ou avec d'autres , il ne s'épargne point. Le voilà Maître passé. Il s'est tellement travaillé, qu'avant l'âge compétent il est fait *emeritus*, c'est un titre qui ne deshonne point. On lui donne bon gré malgré un Coadjuteur , & tout ce qui se fait , passe sous le nom du Noble. On félicite Monsieur & Madame. On dit au Noble , la Nature ne s'est pas trompée lorsqu'elle vous a fait pour être le soutien de la Famille. Ceux qui ne peuvent lui parler si librement, font des fêtes à la naissance du jeune Seigneur. Leur joie est grande. Ils ne craignent plus de manquer de Maître, en voilà un tout prêt , au cas que l'impotent Seigneur vienne à mourir. L'Ecclésiastique vient dire que ses priè-

DEPAYSE. Lettre XVII. 29

prières ont été exaucées, on lui fait gré de son zele. Mais ce que je trouve de plus singulier, c'est que ceux qui y ont le plus de part, ne disent mot, ou s'ils ouvrent la bouche, c'est pour crier *vivat* avec les autres. J'entre en colere, Cher KAROKAJO, lorsque j'entends dire de pareilles sottises. Je voudrois qu'il me fût permis de découvrir tout le mystere. Mais je suis dans un País où il faut voir faire des sottises sans dire mot : encore est-on bien-heureux, si on n'est pas forcé à en faire porte-toi bien, &c.

F I N.



LE T

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DE PAYSÉ¹
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMÉRIQUE.

LETTRE XVIII.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE vais, Cher KAROKAJO, te faire part d'un Dogme fort extraordinaire, que la Raifon Civilifée a établi il y a environ 200. ans. Jusqu'à lors les Hommes s'étoient imaginé que la Divinité tendoit à fes fins par les voies les plus faintes & les plus raifonnables.

sonnables. La Raison Civilisée s'est mise en devoir de prouver tout le contraire. Elle a fait un Dogme contradictoire à celui que l'Auteur de la Nature avoit établi dès les commencemens du Monde, pour en maintenir la gloire & l'ornement. Dans ce tems-là, la Divinité n'avoit pu trouver de moyen plus saint & plus raisonnable, que d'établir le Mariage entre l'Homme & la Femme pour la multiplication de l'Espece. Je croyois qu'il étoit impossible d'y trouver à redire. Mais la Raison Civilisée, toujours fertile en Découvertes extraordinaires, a trouvé que le Célibat étoit plus saint que le Mariage, & que le Créateur de l'Univers s'étoit grossièrement trompé, lorsqu'il a dit : *Il n'est pas bon que l'Homme soit seul, faisons-lui une Aide semblable à lui.*

Les Peres du Concile de Trente, plus clairvoyans que la Divinité, ont redressé ses abus. Ils ont appris aux Européens, que l'état où *Adam* vécut

D avant

avant son sommeil dans le Paradis Terrestre , étoit bien plus saint que celui qu'il y passa après que le Créateur lui eut fait une Femme , quoique la Divinité eût voulu faire tout le contraire. Cette erreur de la Divinité leur a paru une faute si lourde , qu'ils foudroyerent d'anathême tous ceux qui s'aviseroient de tenir le même langage que tenoit pour lors le Créateur. *Si quelqu'un , disent-ils , s'avise de dire que le Célibat n'est pas plus saint que le Mariage , qu'il soit anathême.* Te serois-tu imaginé que des Peres d'un Concile qu'on appelle les Oracles du Saint-Esprit , pussent donner un dcmenti si formel à la Divinité ? Si j'étois en Amérique , je dirois bien qu'ils sont les Oracles de toute autre chose ; mais dans ce Pais-ci , il n'est pas permis de dire tout ce qu'on pense.

Tu pourrois peut-être t'imaginer , que ce Dogme est aussi méprisé qu'il est méprisable , & qu'il n'y a qu'une petite troupe de Foux , ou d'Impies ,
qui

qui adhèrent à un Dogme qui ne tendroit qu'à la destruction du Genre Humain, si les Habitans de ce Monde vouloient preferer les Dogmes qu'ils croient les plus saints à ceux qui passent pour l'être le moins. Mais ne t'abuse pas. Ce Dogme est fait pour les Saints & les Parfaits de ce Monde-ci. Il est fait pour les Papes, pour les Cardinaux, & généralement pour tous les Ecclésiastiques Séculiers & Réguliers, ou autres Gens qui se piquent de Sainteté & de Vertu; mais il n'est fidèlement observé que par des Origenisés.

Le Beau Sexe a voulu signaler sa Dévotion pour ce Dogme nouveau. Il y a une multitude innombrable de Filles; qui font vœu de ne point courir l'allumette. Elles font gloire de renoncer à ces inclinations naturelles, qu'elles ont reçu comme un héritage, qui a passé successivement du cœur d'Eve jusques dans celui de leurs Meres, & ensuite dans le leur. Elles

regardent le penchant naturel qu'elles ont pour la société de l'Homme , non comme une qualité dont Dieu dota le cœur de la première Femme , avant de la présenter à cet Homme parfait qu'il venoit de former ; mais comme un présent fatal de l'esprit malin , qui cherche à les perdre. Cette illusion les rend martyrs , jusqu'à ce qu'elles soient dans un âge si avancé qu'elles ne sentent plus que la Nature ne les avoit faites Filles que pour devenir Femmes.

Mais ce n'est pas là le plus grand des maux qui suit ce Dogme ridicule. Si l'on s'en rapportoit aux *Contes de Boccace* , les Religieuses ne seroient pas si fort les martyrs de l'Amour , qu'elles se glorifient de l'être. Mais il ne faut pas s'amuser à tous les contes qu'on en fait. Peut-être que dans ce grand nombre de Religieuses qui sont en France , il n'y en a pas le quart qui s'avisent de mettre un Homme dans la poche , ou de le faire passer

au-delà de la grille. On fait bien que les Moines ne sortent gueres des Parloirs des Religieuses. Mais il n'en faut pas conclure qu'ils soient tous égaux à celui à qui *Rousseau* fait dire, qu'il n'étoit pas venu là pour faire son salut.

Ce que je trouve de plus blâmable dans les Maximes qui suivent ce Dogme Nouveau, ce sont les peines rigoureuses qu'encourent les Filles qui par foiblesse, ou autrement, se laissent vaincre par la chair, & n'observent pas fidelement un vœu forcé, qu'elles n'ont jamais fait que du bout des levres. Il y en a un grand nombre, qu'on a contraint à se faire Religieuses pour décharger des Familles; mais on n'a point d'égard à cela. Si elles viennent à faire valoir leurs talens naturels, on leur fait subir la peine des Anciennes *Vestales*, qui avoient laissé éteindre la sainte Chandelie qui brûloit dans le Temple de *Vesta*. Ces traitemens rigoureux en ont obligé quelques-unes à cacher

une faute par une énormité. On a trouvé dans des jardins, ou dans des masures de Monasteres de Religieuses, les ossemens de quelques petits Enfans. Ce prodige a surpris bien du monde, mais on n'ose donner l'essor à ses pensées sur cet article: on dit seulement, le Bon Dieu fait comme ils y sont venus.

J'aurois pu citer d'autres Auteurs que *Bocace* & *Rousseau*, pour prouver les desordres que le Célibat fait commettre dans les Maisons Religieuses. Il n'y a presque point de Ville, ou de Monastere, qui ne se soient rendus célèbres par quelques traits de cette espece. On fait que les grands revenus des Evêques, Abbés, & autres Gens de cet ordre, ne servent pour l'ordinaire qu'à nourrir des Chiens, des Chevaux, & des Maîtresses.

Lorsqu'ils se bornent là, il n'y a pas de quoi se recrier, cela est frugal. Tout le monde fait que ceux qui font vœu de chasteté, ne sont pas, ceux
qui

qui l'observent le mieux. Il semble que les trois-quarts des Ecclésiastiques ne fassent ce Vœu, & celui de Pauvreté, que pour laisser à d'autres le soin de les observer. Il n'y a rien de meilleur pour en imposer au Vulgaire crédule, que de faire parade de certaines qualités qui n'ont rien de réel que le nom.

Le Peuple est édifié de voir un Général d'Ordre, un Provincial, un Abbé, faire Vœu de Pauvreté, tandis qu'il roule carosse, a un grand train, fait bonne chere, &c. mais il n'auroit pas été touché de voir ce même Homme observer fidelement ce Vœu. S'il ne l'eut point fait, & qu'il eût resté dans le Monde à exercer la profession de son Pere, on l'auroit vu miserable, obligé de travailler comme un Forçat pour nourrir une Femme & des Entans. Il est vrai que les Entans l'auroient appellé Papa, tandis que ceux qu'il a aujourd'hui de ses Maîtresses n'oseroient lui donner

ce nom : car c'est ici une infamie , de reconnoître pour Pere un Homme qui a fait vœu de Chasteté. De tels Enfans ne peuvent participer à l'héritage de leur Pere. Mais malgré tout cela , les Privileges des Ecclésiastiques sont grands. Leurs Enfans ne sont pas si malheureux que tu pourrois s'imaginer. On leur donne des Bénéfices à simple Tonsure , ou d'autres d'une espece différente. On a soin de pourvoir à leur établissement d'une maniere ou d'autre.

Parmi les Ecclésiastiques Séculiers , on leur fait souvent plus d'honneur. Le Fils de Mr. le Chanoine , ou de Mr. le Curé , s'appelle Neveu. Une Résignation en forme le met en possession du riche Benefice du cher Oncle. Je n'aurois jamais fait si je te connois tous les tours qui se jouent parmi les Gens d'Eglise à l'occasion du Célibat. Ils damment le pion à tous ceux qui se mêlent d'Intrigues Amoureuses.

Je te dirai seulement que du tems
du

du Concile de Trente, la conduite des Gens d'Eglise étoit fort décriée. Quelques Ennemis de ce Corps illustre, enragés de les voir faire des Enfans à toits & à travers, sans qu'ils eussent la peine de les nourrir, en vertu du Vœu de Célibat, voulurent leur jouer un tour. Ils firent proposer au Concile une question, qui sembloit être tout ce qu'il falloit pour les faire donner dans le panneau. On fut long-tems à délibérer si l'on donneroit aux Ecclésiastiques la permission de se marier, comme on le pratiquoit dans la Primitive Eglise. Une Femme paroïssoit être plus utile à quelques-uns, qu'une Servante ou une Maîtresse. Ton imagination t'en fait assez pénétrer les raisons. Tous les Vieillards tenoient pour le Mariage. Une Femme légitime n'est pas fort difficile à contenter; elle se donne volontiers des soins qu'on n'oseroit exiger d'une Maîtresse. Les Opinions furent long-tems partagées. Enfin la victoire pan-

cha

cha du côté des jeunes Peres , & on fit ce beau Canon , qui les delivra pour-toujours du joug du Mariage.

L'État Ecclésiastique est un État libre , ainsi le Mariage ne lui convient nullement. Il y a quelques Ecclésiastiques hors de ce Royaume , qui ont renoncé aux Privileges du Célibat. Ils se marient , & par-là ils se trouvent incorporés dans l'État , ce qui les gêne fort. La charge d'une Femme & d'une Famille , les rend tout-à-la-fois moins opulens & moins entreprenans. Ils sont confondus avec le petit Bourgeois , & sont obligés à ramper sous l'autorité du Magistrat. Un homme , tant fier qu'il puisse être , fait souvent bien des choses en considération de sa Femme & de ses Enfans.

Si certains Magistrats ordonnoient à leurs Ecclésiastiques de garder le silence sur quelques disputes de Religion , leur Autorité seroit bien plus respectée que celle d'un Roi de France ;

cé, dont le pouvoir est sans bornes, tandis qu'il ne commande rien qui puisse déplaire aux Gens d'Eglise. Le Dogme Nouveau dont je te parle, rend ce Corps isolé, & indépendant d'une Autorité Etrangere. Mais tous les Ecclésiastiques ne sont pas si rusés que ceux de ce Pais. C'est ce qui a fait dire à un Critique de *Calvin*, que ce Patriarche avoit été mal avisé d'ôter à ses Ecclésiastiques les Bénéfices, & de leur permettre de se marier. Il a appelé cela brûler la chandelle par les deux bouts. Mais je ne vois pas en quoi les Ecclésiastiques y ont tant perdu. Ils en sont devenus plus gens-de-bien, & pour sûr l'Etat y a gagné.

Je ne veux pas dire que l'intérêt le plus visible est, que le nombre des Sujets en soit plus considérable. Il faudroit avoir perdu l'esprit pour avoir de telles idées. Les Zélateurs du Célibat y mettent bon ordre. Si un Bourgeois, ou un Gentilhomme, vient à craindre que le trop grand nombre
d'en-

42 LETTRES D'UN SAUVAGE
d'enfans le surcharge, les Zelés du Do-
gme Nouveau n'ont pas grand peine à
faire sentir à leurs Femmes tout le
ridicule de cette pensée. Les Femmes
prêtent fort facilement l'oreille aux
Ecclésiastiques. D'autres t'en diront
les raisons. En voici d'avance une
preuve.

Lorsqu'on tint le Concile de Con-
stance en 1414. on ne vit pas dans cette
Ville une image du Paradis de *Christ*,
comme tu pourrois peut-être te l'i-
maginer : on y vit une image vivante
du Paradis de *Mahomet*, où les Mu-
sulmans auront un grand nombre de
belles Femmes sans être mariés. Je
vai te raporter ce qu'en dit *Spanen-
berg*. * Cette Ville se trouva honorée de
la présence de 346 Archevêques &
Evêques, de 564 Abbés & Docteurs,
& de 7000 Courtisannes qui suivirent
les Saints Peres, sans compter les Con-
cubines que ces Peres tenoient toujours

* Epist. ad Cor. p. 252.

auprès de leur personne. Il est sûr que si ces Peres eussent été mariés, leur Cour n'eut pas été si brillante, leurs Courtisannes n'auroient pas eu tant d'empressement pour des gens mariés. Je pourrois te citer une multitude de pareils traits, qui te donneroient une idée claire du Célibat, & de la maniere dont il est observé, je me contenterai d'y joindre celui-ci.

Johannes Cremensis, Cardinal, ayant été envoyé en 1126 en Angleterre pour présider à un Concile, fit un Discours vif & pathétique contre le Mariage des Prêtres, & soutint que c'étoit un crime énorme pour eux de se lever du lit, où ils laissoient leurs Femmes pour aller vaquer à leur Ministère. Le Cardinal avoit passé jusqu'alors pour Saint : mais malheureusement pour cette Eminence, on la trouva couchée avec une Femme. Le fait étoit trop notoire pour être nié. Le Cardinal fut obligé de se retirer à Rome, après avoir essuyé quelques traits mordans de la satire. † Si l'on

† *Heinz. Huntiad. lib. 7. Hist. Aug. f. 382.*

étoit aujourd'hui si rigide , où en seroit le Cardinal *Coscia* , dont on a parlé si long-tems dans les Gazettes ?

Le Public a sous ses yeux des traits encore plus frappans , sans pouvoir se détromper sur cet article. La Puissance Séculière , qui à d'autres égards est si opposée à la Puissance Ecclésiastique , prête son bras à celle-ci pour maintenir ce Dogme Nouveau. L'un livre aux flammes du feu de ce monde, un Malheureux qui soutiendra qu'un Dogme que la Divinité aura fait , est plus saint que celui que les Hommes ont substitué à sa place. Et la Puissance Ecclésiastique , qui ne fait point se prescrire de bornes , condamne aux flammes éternelles une Ame qui n'aura pas osé donner un démenti à la Divinité. Porte-toi bien , Cher KAROKAJO , & sois assuré que la vie d'un Homme ne tient à rien , si l'on s'aperçoit qu'il craint plus les jugemens de Dieu que ceux des Hommes.

F I N.

LET

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE¹
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XIX.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE croyois, Cher KAROKAJO,
qu'il n'y avoit rien de plus naturel
que de faire du bien à ses Amis. Ce
Principe m'avoit toujours paru si
clair, que je ne doutois pas qu'il ne
conservât son évidence dans l'Ancien
Monde, comme le Soleil y conserve

E 2 son

46. LETTRES D'UN SAUVAGE

son éclat en y passant. Mais je me suis bien trompé. Il n'y a rien de plus naturel ici, que de ruiner ses Amis. Cela se fait en badinant. On appelle jeu la maniere subtile dont on se sert pour enlever à un Ami sa bourse & ses effets, sans que personne y puisse trouver à redire. Si on le faisoit autrement, l'Ami n'en seroit ni plus ni moins ruiné : mais les causes qui produisent les mêmes effets, n'ont pas toujours le même sort.

Si un Homme s'avisoit de prendre de force la bourse d'un autre, il feroit là une sottise qui auroit des suites bien funestes. Ce nouveau Propriétaire de la bourse d'autrui seroit pendu, s'il venoit à être pris. Mais si un Homme invite son Ami à souper, & qu'il l'engage à jouer aux Cartes ou aux Dés, & qu'il sache faire valoir les talens de *Fin Joueur*, qui veut dire en Langue Sauvage *Fin Fripon*; s'il s'aproprie par ce moyen la bourse de son Ami; s'il pousse son savoir faire
jus-

jusqu'à l'engager à mettre sur une Carre la valeur de son Carosse & de ses Chevaux, ou le montant des Pierres de son Epouse, de ses Châteaux, &c. Voilà bien autre chose que la bourse d'un Particulier qui va à la Foire; voilà une Maison d'importance, une Femme de distinction, des Enfans Nobles ruinés de fond en comble. Si on leur avoit volé un sou sur le grand chemin, le Voleur eût été branché. Que penses-tu qu'on fait à celui qui vole tout? Cent Cochers impitoyables reçoivent ordre de leurs Maîtres de s'armer du fouet. Ne va pas croire que ce soit pour fouetter celui qui a perdu, ou celui qui a gagné, tu te tromperois comme un sot. Si les Maîtres ordonnent à leurs Cochers de prendre le fouet, c'est pour ne point épargner leurs Chevaux ou leurs Haridelles, afin d'arriver les premiers pour féliciter le *Fin Joueur*, & lui souhaiter de nouvelles faveurs de la Fortune.

Il n'y a rien de plus dangereux que la fréquentation des Joueurs. Ils ressemblent à ces fins Oïseleurs , qui sèment de bons grains devant leurs filets. Ils n'offrent que des plaisirs à ceux qu'ils veulent perdre. Ils les attirent par l'attrait du gain , & dans la suite ils les abîment sous prétexte de générosité. Je ne veux point vous faire la guerre , *Monsieur* ; allons le double , le triple ; il ne vous faut qu'un coup pour vous raquiter. Ce discours est plus séducteur , que tu ne pourrois t'imaginer. Un Homme qui perd , ne fait point se moderer , il espere toujours que la chance tournera , il s' imagine qu'elle dépend de l'inconstance de la Fortune. Le lendemain ! il s'abuse ; mais on n'oseroit le lui dire , il tieroit son Ami qui lui diroit : Insensé que vous êtes ? la chance que vous attendez , ne dépend point du caprice de la Fortune , elle dépend de celui qui brasse les Cartes. Si celui-ci épargnoit son Ami , l'autre

ne

ne le feroit pas. Un Joueur fait bien qu'il est fripon, mais il ne veut pas qu'on le lui dise.

Si je ne t'ai parlé que des Joueurs, tu n'en dois pas conclure qu'il n'y a que les Hommes qui aient la fureur du Jeu. Les Dames se signalent aussi par cet endroit. C'est au Jeu que l'on voit qu'elles sont fortes. La Nature ne les a pas faites d'une complexion délicate pour toutes sortes d'Exercices. On les voit quelquefois se laisser à rien faire. Si tu savois ce que souffre leur délicatesse lorsqu'il faut rester assises à un Sermon, où elles étoient allées exprès pour voir & pour être vues. La Comédie & l'Opera les ennuyeroient, s'il falloit percer la nuit: mais elles se plaignent qu'elle passe bien vite, lorsqu'elles ont les Cartes à la main. Elles voudroient alors que la nuit durât autant que celle d'*Alcmène*: mais ce n'est pas pour avoir des *Hercules*, comme le disent certains Jaloux, qui fondent leurs raisonnements

mens sur cette expérience : *C'est qu'il y a bien loin d'un Mari qui dort à un Joueur qui veille.*

Il est vrai, Cher KAROKAJO, que les Joueuses sont ordinairement tristes avec leurs Maris, & qu'elles sont tout l'opposé avec un Joueur : mais cela veut dire tout au plus, qu'il n'y a rien qui déplaît tant à une Joueuse, qu'un Mari qui ne joue pas. Les soupçonneux ont un défaut : c'est qu'ils donnent trop d'étendue aux conséquences qu'ils tirent de leurs belles reflexions. Un Sauvage ne va pas si loin. J'ai fait cent fois la même remarque : mais je me garderai bien de soupçonner la conduite de ces Femmes, tandis que leurs Maris, qui sont les seuls intéressés, ne le font pas.

On auroit tort à présent de se récrier contre le Jeu, parce qu'il est venu à la mode. C'est elle qui a le droit de canoniser les Abus les plus déraisonnables. Il y a quelques Prédicateurs qui se sont mis en tête de

fulminer contre cet Abus regnant. Mais qu'en arrive-t'il? On les laisse dire, & on n'en fait ni plus ni moins. Je voudrois, pour les punir eux-mêmes, qu'on suivît leurs conseils, & qu'on ne jouât plus du tout. Ils seroient les premiers attrapés: car ils seroient obligés de jouer tout seuls, & de s'en tenir au Jeu du Solitaire, qui est toujours le pis-aller d'un Moine, parce qu'il ne fait point enfler la bourse.

Je sai que dans les siècles passés les Rois de France s'imaginèrent que pour le bonheur de leurs Sujets, il falloit défendre certains Jeux, on obéit. Le François a cela de bon, qu'il est fort docile, & qu'il se soumet très-volontiers aux Ordres de son Roi. Tu crois peut-être que ces temps-là furent plus heureux que les nôtres? Mais ne te trompe pas: on ne joua plus aux Jeux défendus, on en inventa de nouveaux. La diversité plaît, & voilà précisément ce qui fait qu'on ne s'en dégoûte point aujourd'hui.

52 LETTRES D'UN SAUVAGE
d'hui. Il y a plus de sortes de Jeux ;
qu'il n'y a de jours dans l'année.

Tu vois, Cher KAROKAJO, qu'il
ne seroit pas facile de bannir le Jeu de
ce Pais-ci, il a pris trop d'ascendant.
Il ne seroit pas bon même que cela
arrivât ; car on ne le pourroit faire,
sans retrancher les trois quarts de
l'esprit de cette Nation. Les premiers
complimens sont bien-tôt finis. Que
faire ensuite ? Se regarder les uns les
autres ? cela n'est bon que pour des
Muets. Ne parler que pour dire tou-
jours la même chose ? cela est en-
nuyeux pour celui qui parle & pour
celui qui écoute.

Il n'est pas facile de briller par les
talens de l'Esprit, quoique les Ames
de ce Pais en ayent de grands. Mais
je ne sai si ces éclatantes prérogatives
sont d'une aussi grande importance
qu'on se l'imagine. Toutes les Ames
sont ici spirituelles, il n'y a personne
qui ose le nier. C'est un Principe qui
passe pour incontestable, quoiqu'il

ait un si grand nombre de Sots, que Salomon s'est cru en droit de dire qu'il étoit infini, *infinitus est stultorum numerus*. Mais peut-être n'est-ce qu'une hyperbole, qui ne veut dire autre chose, si ce n'est qu'il y a ici tant de Foux, qu'on auroit bien de la peine à les compter.

Je sai que tu en auras bien à croire que ce Sage ait raison; parce qu'on ne fait pas en Amérique ce que c'est qu'une Ame Spirituelle qui n'a pas d'esprit. Il n'y a qu'en Europe où l'on puisse être sot avec une Ame toute spirituelle. Si l'on te disoit qu'une Femme de ce País, qui auroit l'Homme du monde le plus spirituel, peut rendre sot un Mari sans lui ôter la moindre petite partie de son esprit, le croirois-tu? Qui sait! si tu ne te moquerois pas de tous les raisonnemens que je pourrois faire pour te prouver ces vérités. Mais l'expérience t'en auroit bien-tôt convaincu, si tu t'avisois de venir prendre Femme dans ce País-

ci. C'est à l'expérience à convaincre les Incrédules.

Dans la composition des Ames de l'Ancien Monde, il n'y entre pas la moindre partie de matiere subtile: peut-être est-ce pour cela que *Salomon* ne trouvoit pas beaucoup de subtilité dans les Esprits. Les Ames ont des idées innées. Ce sont des impressions fortes, que la Nature y a gravé profondément, pour que rien ne pût les effacer. Les intentions de cette Mere commune de toutes choses étoient bonnes, mais elle fait ici tout de travers, ou du-moins très-imparfaitement; & si l'Art n'y remédioit, ce seroit une pitié. Si on n'avoit pas soin de retracer ces idées, l'Ame ne s'apercevroit pas qu'elle les possède. Ces éclatantes prérogatives n'auroient pas plus de réalité, qu'il n'y en a dans le titre de Marquis pour un Homme qui n'a point de Marquisat, ou qu'il n'y en auroit dans le titre d'Evêque pour un Prélat qui n'auroit pour tout
bien

bien que le titre d'Evêque *in partibus*.

Si dans ce País on veut avoir de l'esprit, de la science, de grandes connoissances, il faut les acquérir, il faut cultiver son génie. Sans cela il est presque aussi stérile, que les Deserts de l'Arabie. Il en coûte de la peine & du travail pour rendre ipirituelle une Ame qui est toute esprit de sa nature; & celui qui n'en veut point prendre, court risque d'être un sot avec son Ame toute intellectuelle.

Il falloit te donner ces notions, pour te donner une idée de l'utilité du Jeu; sans cela tu aurois pu t'imaginer que les Habitans de l'Ancien Monde ressemblent à *Mitridate*, qui se nourrissoit de poison pour n'être point empoisonné. Apren donc, Cher KAROKAJO, que le Jeu est utile à bien du monde. Il anime ici les trois quarts & demi de ce Peuple. Je me suis trouvé quelquefois dans des Assemblées, où la conversation étoit aussi triste, que celle de ces Nations

F Hiper-

Hiperborées qui ne reconnoissent qu'un jour & une nuit dans l'Année. On parla de faire la petite partie , on mit les Cartes sur la table. La joie fut grande alors , tout parut animé. Les Habitans des deux Pôles ne passent pas plus promptement de la tristesse à la joie , lorsque le Crépuscule du jour vient paroître à leurs yeux , que le font ici les Joueurs à la vue d'un Jeu de Cartes.

Tout vit alors , tout est en mouvement. Le Jeu anime une Beauté languissante ; il chasse la pâleur pour y placer un riche coloris ; il fond la glace qui fige le sang du Vieillard , il le rend capable de percer la nuit. Tu dirois que le Jeu est un *Thaumaturge* , qui ne fait faire que des prodiges. Si dans une séance un Joueur s'abîme , dans une autre il se relève. C'est là que la Fortune joue les plus beaux de ses tours. Dans un moment vous êtes riche , dans un autre vous êtes pauvre , & peut-être pour toute la vie.

Si

Si un Joueur se voit ruiné d'un coup de Carte ou de Dé, ne t'imagines pas que son courage en soit abbattu, comme l'est celui d'un Malheureux échapé du naufrage, ou de celui qui n'a rien pu sauver de l'incendie qui a consumé tous ses biens. Un Joueur qui s'est ruiné, n'en devient que plus audacieux. Tu le verrois plus furieux qu'un *Ajax*, s'en prendre à *Jupiter* même, & le défier au combat. Les juremens, les blasphêmes, les imprécations, sortent en foule de sa bouche. C'est-là un privilege que les Joueurs se sont approprié. On les écoute sans horreur, ou même sans y prendre garde. Et si l'on jugeoit de l'intention des Spectateurs par leur contenance, on croiroit qu'ils ne s'intéressent, ni pour le Blasphémateur, ni pour le Dieu blasphémé. Si quelques sentimens de compassion troublent leur indifférence, ce sera pour la faire pancher du côté du Malheureux, qui s'en prend à la

Divinité , & qui voudroit lui faire porter la peine de la sottise qu'il vient de faire.

Les Dames ne se portent pas à de tels excès. On les excuse , si leur mauvaise fortune vient à leur faire lâcher quelques incongruités. Il y en a qui font des pertes considérables, sans courir risque de se ruiner. J'en connois même quelques-unes , qui ont fait fortune en se ruinant. Une belle desolée fait souvent plus d'impression sur le cœur d'un François, que les charmes de la gayeté repandus sur un beau visage.

Le Jeu ne met point de bornes à ses prodiges. Il donne de l'esprit , ou du moins il met de niveau le Sot & le Spirituel. Il rend familiers le Roi & le Sujet , le Grand & le Petit. Et si l'on est jaloux de son autorité , & que l'on veuille se tenir sur son quant-à-moi , il ne faut point jouer. Le jeu ne reconnoît de primauté , que celle qu'il donne. Le petit Bourgeois sera
pre-

préféré à son Seigneur, s'il met plus d'argent sur une carte.

Il n'y avoit que le Jeu qui pût rabattre l'orgueil & la fierté de ces Grands de la Terre, qui s'imaginent être issus de la race des Dieux, parce que les *Sofies* n'osent leur apprendre la vérité de leur origine. Le jeu seul étoit capable de découvrir tout le néant de leurs prérogatives. La Religion avoit fait d'inutiles efforts pour répandre plus d'unité parmi les Hommes, mais on s'en est moqué. Le Prélat, le Marquis, le Seigneur, conservent par-tout leur rang & les Prérrogatives de leur vanité. Il n'y a que le Jeu qui les mette au niveau ou au-dessus des autres Hommes, & qui les force à exécuter ponctuellement leurs ordres. Jouez *pique, cœur, carreau*, dira un simple Particulier à son Seigneur, & le Seigneur obéit. Le Jeu fait des Merveilles, Cher *KAROKAJO*, mais il ne rend pas les gens plus sages. Porte-toi bien, & si tu

F ; veux

60 LETTRES D'UN SAUVAGE
veux te récrier contre ses maximes ;
que ce soit pour en dégôûter nos Sau-
vages , si la cervelle venoit à leur
tourner jusqu'au point de leur faire
préférer des Bagatelles à des Occu-
pations sérieuses.

F I N.



LET.

L E T T R E S
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE¹
A
SON CORRESPONDANT
E N
A M E R I Q U E.

L E T T R E X X.

ZAKARA A KAROKAIO.

IL y a ici une espece de *Rendez-vous*, qui aproche de nos *Rokiskawu* de l'Amérique. On les nomme *Caffes*, qui est le nom d'une liqueur qu'on y boit le plus communément. On y parle fort librement sur toutes sortes de sujets. Il n'y a point de subordi-

62 LETTRES D'UN SAUVAGE
ordination tyrannique au *Caffé*. Cha-
cun a droit de parler ou de se taire ,
sans que personne puisse y trouver à
redire. On y fait figure à peu de frais ,
& je ne me suis point apperçû qu'il y
fallût d'autre science , que celle de
savoir fumer. Aussi personne ne s'a-
visa de me reprocher mon ignorance
Américaine , lorsque j'y parus pour
la première fois. Je crus d'abord que
ce *Rendez-vous* étoit établi pour les
gens qui sont du goût de l'Amérique ,
& je ne manquai pas de m'y rendre
assidument.

Mais tous les Hommes ont un dé-
faut commun , Cher KAROKAIO : c'est
qu'ils sont trop prévenus en faveur
de leurs maximes. On s'en apperçoit
facilement dans les *Caffés*. C'est là
qu'on voit les Etrangers & les Ori-
ginaires du País faire valoir à l'envi
les Usages de leur Patrie. L'Amour
propre les rend éloquens , sans les
rendre beaucoup plus sages. Ils ne
voient presque jamais le ridicule de
leurs

leurs maximes. Serai-je toujours simple auditeur, me disois-je à moi-même ? Faisons briller le mérite de nos Sauvages. Corrigeons ce qu'il y a d'abusif dans ces Assemblées de Demi-Sauvages. Le Succès me parut facile.

Tu fais, Cher KAROKAIO, que les Femmes sont le plus bel Ornement de nos Assemblées Publiques. Peut-être auroit on vu tomber ici la Comédie & l'Opera. Qui fait si les Temples ne ressembleroient pas à des Deserts, si les Femmes n'eussent pas eu la permission d'y faire un étalage de leurs charmes ? Il ne manque que cela pour rendre les Assemblées des *Caffés* plus brillantes & plus agréables. Je me mis en tête d'y faire une réforme. L'établissement de ce *Rendez-vous* est beau, dis-je à un Frere Fumeur, mais il y manque une perfection qu'on trouve dans les nôtres.

Qu'y trouvez-vous à redire ? me dit-il. Cet endroit est fait pour la liberté.

berté. Il n'y a rien de plus commode, tout Honnête-homme est ici le bien venu. Je n'y vois que des Fumeurs, lui dis-je, & dans notre País on y voit des Femmes, qui disputeroient le prix au plus habile d'entre vous. La nouveauté de cette question fit assembler autour de moi tous ceux qui composoient l'Assemblée. Je croyois qu'on m'alloit faire présent de la Pipe à trois têtes, selon l'usage de notre País. Mais ma joie fut courte. Mes belles raisons eurent un effet qui auroit été bien funeste dans notre País, où l'on ne se moque que de ce qui est ridicule. Il se répandit dans la chambre des éclats de rire, qui attirerent en foule tous ceux qui étoient dans les autres appartemens. Je crus avoir dit quelque hérésie qui méritoit tout-àu-moins l'excommunication. Jeus recours au tour que m'avoit appris le Dévot dont je t'ai parlé dans ma VIII. Lettre. Je ne suis point un aveugle hérétique, m'écriai-je. Je

vois ici beaucoup moins d'Hommes que de Femmes. Je le vois par les yeux de la Foi qui sont perçans, & qui me font voir clairement ce qu'on ne voit pas. Je vois qu'il n'y a que les Femmes qui rient pour si peu de chose.

Lucius me reconnut à la voix. Il perça la foule, & disoit : Messieurs, cet Homme-là est un Sauvage Américain, à qui il est arrivé une aventure qui lui fait craindre de passer pour hérétique. Je vous le dirai une autre fois, mais il faut que je le remene à la Maison. Voila un étrange País, dis-je à *Lucius*. Que je vous suis redevable ? Si vous n'étiez pas arrivé si à propos, j'allois coucher inmanquablement à la Bastille ; car ces gens-là étoient bien fâchés contre moi. Point du tout, me dit *Lucius*. S'ils sont fâchés contre quelqu'un, c'est contre moi ; car je leur ai enlevé leur plaisir. Quoi ! j'étois là regardé comme un Homme d'importance ? Hé ! n'en dou-

doutez pas, me dit-il. Le Maître de la maison vous tiendrait quitte de tous frais, si vous vouliez y retourner. Il n'en faudroit pas davantage pour achalander son *Caffé*, sur-tout si vous vouliez faire valoir vos maximes, & censurer les nôtres. On m'approuveroit donc ! Que vous vous trompez ! me dit-il, on se moqueroit de vous, & vous seriez le jouet de toute l'Assemblée. On est charmé lorsqu'on trouve de telles gens. Il n'y a rien de plus divertissant que le *Ridicule* extraordinaire, & toutes vos *Maximes* passent ici pour telles.

Si une Femme s'avisoit d'imiter vos Américains, & de se produire dans un *Caffé* avec une pipe à la bouche, fût-elle d'ailleurs la plus honnête Femme du monde, elle seroit plus décriée que celles qui s'ennivrent, ou qui font un commerce infâme de leurs faveurs. Mais quelle raison a-t-on pour avoir tant d'horreur d'une action qui est si innocente dans une honnête

honnête-Homme. Point d'autre, me dit-il, si ce n'est que ce n'est pas la mode. Il y a bien quelques Païs en Europe où la coutume de fumer a pris faveur parmi les Femmes, cela est assez commun dans quelques endroits d'Irlande & d'Ecosse. Mais ce qui est ici un mal, est sanctifié ailleurs par la Coutume & par la Mode.

Un Maître de *Caffé* qui auroit laissé entrer une Femme dans le Temple des Fumeurs, seroit plus décrié qu'un Chartreux qui auroit laissé entrer une Femme dans son Couvent. Il n'en seroit pas quitte pour faire bruler de la poudre dans les endroits où cette Femme auroit mis le pied ; & comme ils firent ces bons Saints, lorsque la Reine CHRISTINE profana leur Sanctuaire, en y entrant, quoiqu'on eût la précaution d'étendre des Tapis de Turquie dans les endroits où elle devoit passer. La Prophanation de ce Temple des Fumeurs auroit si fortement pénétré dans toutes ses parties,

G ties.

68 LETTRES D'UN SAUVAGE
ties , qu'on ne sauroit le purger.

Tu vois , Cher KAROKAJO , que c'est ici la Mode qui sanctifie tout. Les Actions les plus innocentes dans un siècle , sont des Abominations dans un autre ; & ce qui est Abominable aujourd'hui , sera peut-être Canonisé dans cent ans. Cette Maxime est générale. Elle s'étend à tous les différens états de Politique & de Religion. Ici le Peuple ne reconnoît rien de justement dirigé, que ce qui se gouverne par l'autorité despotique d'un seul Homme. Cela est bien , tandisque c'est à la Mode, qui est aussi inconstante qu'une girouette. Un moment fait d'étranges différences. Le Peuple prend-il gout pour la Démocratie ? tous ceux qui se trouvent entichés de l'Hérésie qu'on appelle *Despotisme* , sont mis à mort. Quelle grace ne seroit-ce pas , si on les laissoit languir sous le joug d'une servitude barbare , après avoir abandonné aux flammes ou au pillage, leurs maisons & leurs effets. Le
vent

vent de la Mode change-t'il, le *Despotisme* devient *Orthodoxie*, & accable sous le poids de la fureur tout ce qui lui est opposé, ou semble l'être.

Dans la Religion c'est la même chose. Un Prince Payen livre aux flammes tous les Chrétiens qui tombent sous sa main. *Tibere*, *Néron*, *Dioclétien* font des feux de réjouissance, en brûlant sur le même bucher les Corps de dix-mille Chrétiens. Pourrois-tu croire, Cher KAROKAJO, que le Peuple, qui étoit le jour avant indigné contre ces Princes barbares, leur pardonne en vertu de ces fureurs. Ils s'étoient rendus odieux par leurs crimes, & ils se font chérir par des énormités. Le vent de la Mode change-t'il, un Prince Chrétien paroît-il sur le trône, il sera toujours vertueux, il sera toujours *Constantin le Grand*, quoiqu'il se soit lavé dans le sang humain pour se guérir de sa lepre. Si un Prince Ecclésiastique prend sa place, ce sera encore pis.

Le meilleur des Papes ne vaudra peut-être pas le plus méchant des Rois Chrétiens. Le Juif, le Huguenot, le Schismatique, seront la victime de ses fureurs. On verra le Juif livré aux flammes par sentence de l'Inquisition, & pourquoi ? parce qu'il a voulu rester fidele à son Dieu. On insultera à cet Infortuné, qui s'écrie du milieu des flammes. Eternel ! tu as tiré de la fournaise *Sidrac, Méfac, & Abednego*, parce qu'ils restoient fideles dans l'observation de ta Foi. Tu fais que je ne suis sur ce bucher, que parce que j'ai voulu t'obéir. Eternel, sauve-moi ! On lui fera un nouveau crime de sa fidelité, & de sa constance. Il eût eu la Couronne du Martyre, s'il eût été du tems des Machabées, mais c'est tout le contraire aujourd'hui. On dit que sa Religion est hors de mode. On traitoit plus rigoureusement celle des Huguenots dans le siecle passé, parce qu'on craignoit qu'elle ne se mit à la mode.

mode. On faisoit des meurtres & des massacres : on exterminoit ses Zelés, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre. Le Schifinatique ne se laisse pas attraper, il se défend, il résiste, & je conseille à nos Sauvages d'en faire autant.

Je sai, Cher KAROKAJO, que le pouvoir de la Mode est grand. Mais je ne saurois m'imaginer, que les actions n'ont pas en elles un caractère qui les rende bonnes ou mauvaises, indépendamment des caprices de la Mode. Tuer son Pere est un crime énorme par tout País, quand même on le feroit pour l'amour & la gloire de Dieu, comme l'ont fait quelques Saints. Tremper ses mains parricides dans le sang de son Roi, & devenir parjure au serment de fidélité qu'on lui a solennellement juré, c'est une énormité qui ne peut mériter que les éloges des Jésuites, & de leurs Zelés. Protéger la Veuve & l'Orphelin, sera toujours une action

G 3 bonne,

bonne , quand bien les motifs en feroient mauvais. Etre Sobre , Juste & Tempérant , seront toujours des qualités estimables , quoiqu'on les trouve souvent dans un Janséniste ou dans un Huguenot. Etre Avare , Meurtrier , Ambitieux , seront toujours des qualités abominables , fussent-elles dans le Saint Pere le Pape. On auroit beau dire qu'ils sont infail libles de leur nature. Cela ne peut être vrai qu'à la faveur d'un *Distin- guo*. Lorsqu'ils ne font rien que de jus- te , *Concedo* : lorsqu'ils font des sottis- ses , *Nego*.

C'est au *Casse* que j'ai appris à faire cette distinction. On peut profiter quelquefois dans ces sortes d'Assem- blées. La liberté , dont on y jouit , donne des aîles au génie. Car sans la liberté l'esprit est rampant , comme un captif accablé sous le poids de ses chaînes. Mais tous les *Casses* ne sont pas égaux. Il y en a où l'on ne peut apprendre que ce qui regarde le Com- merce

merce & les Actions : d'autres où l'on ne fume que fort peu ou point-du-tout , & où on n'entend parler que d'Erudition, il y en a d'autres où l'on ne s'entretient que de Bagatelles : & quoiqu'elles soient les amusemens ordinaires de la plus grande partie du Genre Humain, on n'y voit ni Femme, ni Prêtres, ni Moines ; & le Petit-Peuple ou la Canaille n'oseroit s'y faufiler : il faut qu'on ait tout au moins la mine d'être d'Honnêtes-gens. En voici les raisons, c'est d'un grand Fumeur que je les tiens.

Un Maître de *Caffé* s'étoit établi vis-à-vis d'un Pont qu'on faisoit bâtir sur le Tibre. Il comptoit faire fortune, lorsqu'il se vit allarmé par une Inscription qu'on mit sur le Pont dont je te parle, la voici : *Pretti, Fratti, Monachi, Putana, è altre simile Canailla passando qua na pagarenno. Les Prêtres, les Moines, les Filles de joie, & autre semblable Canaille, ne payeront point en passant par ici. Ce Maître du*

Casse y ajouta, que ces gens-là au *Casse* n'entrent point. On pris cela pour un ordre du Pape, & jusqu'à présent on l'a ponctuellement executé.

Si ta curiosité te permettoit à me demander ce que font ces gens-là, je te dirai que le Petit-Peuple fait mouvoir la navette, la truelle, & le marteau, selon sa profession. Mais les Prêtres & les Moines ont des occupations plus nobles. Ils chantent dans leurs maisons, & hors de là ils font valoir leurs grands pouvoirs. Ils sont presque tous Directeurs de conscience, sans être fort lettrés. Le même sera employé chez Madame ou Mademoiselle telle, & de là il passera chez la petite Bourgeoise. Ils ont assez de complaisance pour épargner au Beau Sexe la peine de se rendre à leur couvent: mais pour le Monsieur, & le Bourgeois, il faut qu'ils viennent à *Jube*, on ne va les contesser chez eux qu'en cas de nécessité.

Je disois l'autre jour à *Lucius*: mor-
bleu.

bleu ! j'enrage de vous voir faire de grands salamecs à deux Cafards qui viennent confesser votre Femme & votre Fille , & leur dire à l'oreille tout ce qu'ils veulent. Un Sauvage , morbleu ! ne le souffriroit pas. Ah ! vous ne connoissez pas ces gens-là , me dit-il : ils ne sont pas comme bien d'autres , qui viennent pour faire une chose , & qui en font une autre : tous ne sont pas des *Pere Girard*. Hé ! que savez-vous s'ils ne vous attrapent pas ? lui dis-je. Ils ne viendront pas vous le dire , & votre femme ne s'en vantera point. Car les Femmes gardent inviolablement leurs propres secrets , quoiqu'elles se plaisent à divulguer ceux des autres. Je n'ai pu corriger *Lucius*. Il dit pour raisons , qu'il n'y a pas là de mal ; & quand ces bons Peres sont venus , sa Femme le laisse dormir plus tranquillement , & qu'elle ne le reveille pas pour lui dire qu'elle a des troubles de conscience. Il ne lui vient plus alors dans l'esprit de reveil-

ler

ler son Mari , pour lui dire quelle se souvient d'avoir dit un *Pater* pour un *Ave Maria*. Que ceci reste entre nous , Cher KAROKAJO , je crains que notre Ami *Lucius* ne soit la dupe de son Confesseur. Porte-toi bien , & garde-toi de donner à ta Femme & à son Prêtre , les occasions de te tromper , si tu ne veux pas l'être.

F I N.



L E T T R E S
D'U N
S A U V A G E D E P A Y S É¹
A
S O N C O R R E S P O N D A N T
E N
A M E R I Q U E.

L E T T R E X X I.

ZAKARA à KAROKAJO.

Il n'y a rien de plus ridicule que de faire l'entendu, lorsqu'on n'entend rien. Un Homme de cette espèce ressemble à ce sot Oiseau de la Fable, qui se pâra des plumes du Paon pour se produire dans la belle troupe des Oiseaux. Ils ont tous
deux

deux le même sort : ils se font mépriser. Voilà ce qui est arrivé à un certain *Observateur*, *Littéraire*, *Historique*, *Philosophique*, *Galant*, *Moral* & *Critique*. Cet Homme si pompeusement titré, & sans doute avec autant de raison que les Marquis sans Marquisats, ou les Barons sans Baronnies, s'est déchaîné contre les *Lettres d'un Sauvage Dépayse*. Il me menace des traits de ta plume, Cher KAROKAJO. Il dit pour ses raisons, que tu as du bon sens, mais que tu ne fais pas raisonner. Il ne te manqueroit que d'en avoir aussi peu que lui, pour raisonner comme un Docteur.

Il avoit annoncé qu'il te feroit part de ses lumieres. Son Esprit devoit venir par la Poste de Paris & de Londres : mais qui sait s'il ne lui sera pas arrivé quelque malheur, & s'il ne se fera pas cassé le cou en chemin ? car tout ce qu'on a vu de ses Productions depuis ce tems-là, ne porte que les

trif.

tristes marques d'un cerveau blessé, qui excitent la compassion. Je plains ce pauvre Homme. C'est un Illuminé, dont le zele merite des éloges. Donnons-lui un peu de notre encensoir par le nés, cela fera plaisir à ceux qui savent juger de la Religion aussi sainement que lui.

Quels éloges n'a-t'on pas donné à *Hercule* pour être venu au secours d'*Atlas*, qui étoit déjà si fatigué qu'il ne pouvoit plus porter le ciel sur les épaules ? La Religion couroit autant de risque de s'écrouler sous les coups furieux qui lui étoient portés sans ménagement par des mains prétendues sauvages, si cet Homme fort ne se fût présenté pour faire les exploits d'un *Hercule*. On aime un zele vif qui met la main à l'œuvre. Un zele ardent merite des éloges, diras-tu d'abord ; mais c'est lorsqu'il est bien mis en place, hors de là il est ridicule. Voilà tout justement ce que j'ai dit. On auroit trouvé cela beau dans la bouche

d'un Dévot , mais c'est tout autre chose dans celle d'un Sauvage. Il n'en faut pas davantage pour faire saigner le cœur à des Dévots : On appelle cela *des Coups furieux portés sans ménagement à la Religion* : on auroit peut-être pardonné au Sauvage , s'il avoit frappé *avec ménagement*. Mais qui se seroit douté qu'il ne pût être permis de la heurter , pourvu que ce ne fût pas trop fort ? Il n'y avoit peut-être que le seul Dévot *Observateur* qui l'ignorât. Sa douleur a été vive. Et qui fait , Cher KAROKAJO , si elle ne l'auroit pas suffoqué ; s'il n'eût eu la satisfaction de voir *la répugnance que le Public avoit pour ces sortes de licences & d'attentats*. Dis-moi , KAROKAJO , entens-tu son galimatias ? Pour moi je t'avoue que je ne l'entens pas.

Sa première pièce a donné dans la vue à bien du monde. C'est aussi son Chef-d'œuvre , & la seule que le Public ait voulu voir. Tu ne fais peut-être

être pas bien ce que c'est que le Public , Cher KAROKAJO , il ne sera pas hors de propos de te l'apprendre : faute de le connoître , on s'expose souvent à faire des sottises. Le Public est un Seigneur d'importance , dont tous les gens raisonnables recherchent la faveur. Il n'y a rien de plus terrible que ses jugemens. Les plus grands Génies ne se présentent devant son tribunal qu'en tremblant. On les voit , humiliés dans des Préfaces , demander son approbation. Ils ne vont point debiter par leur propres éloges , comme a fait *l'Observateur* dans les deux Patentés qu'il a produit dans sa première Feuille. Le Public dit qu'un tel procédé est ridicule , parce que suivant le sage *Salomon* , il n'y a qu'un Sot qui puisse se louer soi-même. Lorsqu'on voit des Auteurs s'y prendre ainsi , on dit qu'ils ne feront que de l'eau claire. Pour moi , j'ai attendu jusqu'à présent ses Réponses si pompeusement

82 LETTRES D'UN SAUVAGE

annoncées. Peut-être sera-ce quelque chose de beau : car je ne suis pas encore assez fait à la maniere de raisonner des Habitans de l'Ancien Monde , qui disent : *La Montagne est en travail , Ergo elle accouchera d'une souris.*

Si un Sauvage pouvoit s'aviser de répondre d'avance aux Objections qu'on peut lui faire , ce qui est dans ce Pais un des plus beaux tours & des plus subtils que l'éloquence a inventé , je dirois peut-être quelque chose d'assez plausible. Mais les Sauvages ne doivent pas lancer leurs traits à l'aventure. Ce ne sera donc point aux Raisons de l'Auteur que je répondrai sans les avoir vues , cela feroit contraire à nos usages. Je dirai seulement qu'il faut que ce bon Homme se rassure , & qu'il ne se laisse pas abattre par sa douleur ; que le péril n'est pas si grand , & qu'un petit Sauvage ne peut pas frapper des coups

DEPAYSE. *Lettre XXI.* 83
coups assez furieux pour faire écrouler
la Religion.

Je connois un Docteur qui m'a dit, que cet Edifice étoit fondé sur le *Rocher inébranlable des siècles*. Il m'a dit plus. Il m'a dit, que *les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle*. Il a passé ensuite à des faits. Il m'a dit que la rage & la fureur des *Payens & des Idolâtres*, les coups redoublés que lui ont porté *Spinosa*, & d'autres *Athées*, n'ont servi qu'à montrer que rien n'étoit capable de la renverser : Que *l'Antechrist* même travaille tous les jours à lui donner quelques secousses, & qu'il s'épuise & affoiblit ses forces, en tâchant inutilement de l'ébranler. On doit favoir cela, quand on veut faire le Docteur.

Si je voulois dire tout, & ne rien réserver pour une autre fois, je dirois qu'on m'a assuré, qu'il avoit été résolu dans un *Conseil Antichretien*, de ne la plus attaquer par des *Subtilités Scholastiques* : que ces sortes de

coups ne faisoient que blanchir : & qu'il seroit aussi ridicule de l'attaquer par des raisonnemens , que de vouloir reduire en poudre les ramparts d'une Citadelle en l'attaquant avec des pommes cuites.

Si tu vois cet Auteur, dis-lui qu'il se tranquillise , & que le risque n'est pas si grand qu'il s' imagine. Je ne veux point déclarer la guerre à sa Religion. Je suis un Sauvage qui raconte à mon Ami ce que j'entens dire , & ce que je vois faire , sans avoir d'autre dessein que celui de l'éclairer , & de lui faire remarquer le ridicule où il se trouve. Dis-lui que je n'oublie pas à te faire remarquer ce qu'il y a de bon , lorsqu'il vient à ma connoissance ; & si je ne parle pas si souvent de ce qui est sensé , que de ce qui ne l'est pas , ce n'est pas ma faute. C'est qu'il y a ici beaucoup de l'un , & très-peu de l'autre. Qu'on essaye , qu'on retranche tout le ridicule qu'il y a ici , & l'on verra que je n'en dirai pas

le moindre mot. Mais si par une raison inverſe on vouloit m'obliger à parler de tout ce qui n'eſt pas ſenſé, je ne te le cache point, je quitterois la partie.

Tu vois, Cher KAROKAJO, que je te parle fort confidentment, je n'en voudrois pas tant dire à l'Auteur qui me déclare la guerre. Il y a tant de ridicule dans le Titre de mon Ouvrage, diroit-il, que ce Sauvage s'abîmera, s'il veut s'amuser à en faire la démonſtration par parties. Cela le meneroit dans un labyrinthe dont il ne pourroit jamais ſortir. Je ne ferois en diſconvenir, Cher KAROKAJO; & ſi l'on ſavoit que je l'avois tenté, on ſe moqueroit de moi.

Il faut que je t'apprenne un ſecret. Il y a long-tems qu'il eſt connu dans l'Ancien Monde, quoiqu'il ne le ſoit pas dans le Nouveau. Il y a une eſpece de gens qui ſont, ou qui prétendent être les Banquiers de la Science. Bonne Drogue, auſſi utile que le
Pain

86. LETTRES D'UN SAUVAGE

Pain ; mais ils ne font pas si sûrement fortune , que les Boulangers. Ce Peuple s'apelle les auteurs , & il y en a de tant de sortes qu'on n'en sauroit faire l'énumération.

Ils ont divers moyens pour se mettre en crédit , chacun fait à qui mieux mieux. Les uns mettent de beaux Ecriteaux sur les paquets de Science qu'ils veulent débiter. Les autres , pour contrecarrer ces Charlatans , donnent au Public de bonnes Drogues sous des Titres modestes. Ces derniers ont bien de la peine à se mettre en crédit , & les premiers l'ont bien-tôt perdu.

Les lecteurs pour l'ordinaire sont frappés par un Titre qui promet beaucoup. On vit vendre autrefois un sot Livre , parce qu'il portoit cette inscription.

*Fortunam Priami cantabo , & nobile
Bellum. **

Sans ces petits tours de Passe passe , que les Vers feroient de ravage dans

* Horat. de Art. Poet.

Les Boutiques des Libraires ! Si tu savois combien *Pierre Marteau* a fulminé contre un miserable Grec , qui avoit fait un bon Livre , auquel il n'avoit donné qu'un Titre modeste. Ne me déferai-je jamais de ce Poete maudit ! disoit le bon Homme à Cologne. Je n'en vens par an que deux ou trois Exemplaires à de pauvres Savans. Ils sont si gueux pour la plupart , & en si petit nombre , qu'on ne sauroit manquer de se ruiner si on s'amusoit à faire un Magazin des Livres qui fussent de leur goût.

Que le Métier de Libraire est dangereux ! dit un autre. Ne voilà-t'il pas un tel qui s'est ruiné , pour s'être avisé d'imprimer une belle *Bible* en Pais Catholique. Mais c'est un sot , qui ne fait pas son métier. Il auroit fait fortune , s'il avoit imprimé les *Visions Miraculeuses* , ou quelques Livres de sornettes. Je viens de voir dans la Gazette qu'un tel a fait imprimer un Livre de *Sermons* , & qu'un autre , encore plus fou , a imprimé en beau papier

papier un Livre de *prieres* in 40. Ils auroient mieux fait d'imprimer des A, B, C, ou les *Regles de Jean Despautere*, on ne sauroit s'en passer dans les Ecoles.

Voyez le rusé *Nicolas*, rien ne lui reste dans sa Boutique. J'ai en Latin les *Institutes de Justinien*, imprimées sur la plus exacte des Copies, revue, corrigée, & collationnée sur l'Original, avec des Remarques par le Grammairien *Bobinet* Mais ce vieux Renard casse le cou à tous les Libraires, je ne vens aucun de ces Livres, depuis qu'il a fait annoncer qu'il imprime actuellement ces mêmes *Institutes de l'Empereur Justinien*, traduites du Latin en François, pour la commodité des jeunes Avocats qui n'entendent pas le Latin. Il ne s'en débite pas d'autres en France. *Maître Nicolas* a la vogue, comme s'il faisoit autant de miracles, qu'en a fait *Abbé Paris*, depuis qu'il est trépassé. Son Grenier est rempli de Traducteurs, & ce Libraire, qui n'entend

pas plus que moi , & bien d'autres , le Grec ni le Latin , passe pourtant pour un Docteur , qui a appris à *Démofthène* & à *Cicéron* à parler bien François.

Si j'étois en fond , dit un autre , je ferois un bon coup , j'imprimerois la *maniere de chicaner* , traduite du Bas-Normand. Il en faudroit pour le moins un Exemplaire aux jeunes Procureurs , qui n'entendent pas bien la Chicane. Et si les Clercs vouloient devenir aussi savans que leurs Patrons , je serois à la sixième Edition dans six mois.

Il faut de la hardiesse dans notre Métier , dit la *Veuve Daniel* ; mon mari auroit fait fortune , s'il n'eut pas tant appréhendé la Bastille. Un tel a debité quatorze Editions de *Quésnel*. Tel autre a imprimé cent petits *Mémoires secrets* , qu'on s'arrachoit des mains. Tel autre n'a changé que le Nom d'un Prince , au lieu d'un IV. il a mis un III. il n'en faut pas davantage pour faire fortune.

Char:

90 LETTRES D'UN SAUVAGE

Charles Benet n'auroit pas eu tant d'esprit, nous l'aurions vu au Pilon, s'il avoit eu le même Auteur qu'a eu *Jean l'inconnu*.

Les Libraires d'Italie ont un tour encore plus extraordinaire pour se défaire des Livres qui les embarrassent. Ils les font mettre à l'*Index*, qui est le Catalogue des Livres Détendus, & déclarés capables de gâter l'esprit & de corrompre le cœur, & voilà juste ce qu'on cherche. Par ce moyen un rusé Libraire est débarrassé dans quatre jours d'un mauvais Livre. Il se pratique d'autres stratagèmes pour attraper des Lecteurs capricieux, qui ne veulent rien de commun, rien de trivial, & qui veulent pourtant qu'on leur parle des sottises que fait le Genre Humain. Tu crois peut-être avoir deviné. Il n'y a qu'à écrire des sottises, dirois-tu. Mais tu te trompes, tu ne devines qu'à demi. Il faut écrire sagement des Sottises: c'est là le secret d'importance, tous les Auteurs qui savent le faire, sont fortune.

Si l'on voit quelquefois trébucher de Grands Génies, si on les voit passer de la Boutique du Libraire dans celle de l'Epicier, c'est qu'ils ont manqué ce petit point. Il y a des Auteurs qui sont heureux, & qui subsistent quoiqu'ils s'en écartent de cent piques. Ils ont eu l'art de plaire à quelques Garçons *Fraters*, gens d'un goût fin pour la plupart, quoiqu'ils n'ayent jamais lu que de petites Feuilles, qu'ils peuvent avoir toutes les semaines pour un sou, s'ils sont en compagnie avec leur Maître.

Lisez-vous L... L... la petite Feuille qui court, disent-ils au Petit-Maître, en lui mettant le plat-à-barbe sous le menton. Je la lis moi, c'est un Ouvrage fort joli. J'ai conseillé à Monsieur tel de la prendre. Mais Monsieur tel ne fait pas lire, dit le Monsieur. Non, dit le savant *Frater*, mais il se la fait lire par son Valet-chambre, & ils trouvent tous deux cela fort beau. On achete la petite Feuille, mais ce n'est pas pour la lire,

lire, c'est pour la laisser en parade sur la table, il n'en faut pas davantage pour passer pour un Homme de goût.

Il vient un Freluquet qui voit la petite Feuille, il demande si elle est jolie. Je n'ai pas encore eu le tems de la lire, dit l'Homme qui passe sa vie à rien faire, nous la lirons une autre fois! Je vais donner ordre à mon Libraire de me l'envoyer régulièrement, dit l'Homme occupé à rendre des visites ou en recevoir depuis le matin jusqu'au soir. Voilà la maniere ordinaire de mettre cette sorte d'Auteurs en crédit. Il y a d'autres petits Secrets, que je pourrois t'apprendre; mais je sai que les Sauvages ne sont point tentés de porter le glorieux titre d'Auteur. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & profite de ces avis, si la Fureur d'écrire, & de publier tes Productions, te prenoit.

E I N

LET

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE¹
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXII.

ZAKARA A KAROKAJO.

ON voit un grand nombre de Sociétés en Europe, mais le nombre de celles qui n'ont pu se soutenir est encore plus considérable. Les Sociétés qui subsistent, ont presque autant de peine à se soutenir, qu'elles en font eu à se mettre en crédit. On

94 LETTRES D'UN SAUVAGE
aime le changement, & la nouveauté : mais ceux qui les introduisent, courent grand risque de passer pour ridicules. Si c'étoit là le pis aller, il n'y auroit peut-être pas un seul Etablissement qui pût durer quatre jours. Il cesseroit pour faire place à un autre, qui auroit peut-être un sort encore plus triste. Ceux qui subsistent, ne le doivent qu'à la force & à l'autorité de leurs Fondateurs, ou à la politique & à l'industrie de ceux qui les protègent.

~~On met de toutes parts des Mouches en campagne, pour découvrir les Membres d'une Société qui s'est nouvellement établie dans ce Royaume : on les appelle *Francs-Maçons*, mais on ne voit encore rien, de ce qu'ils ont maçonné, parce qu'ils ne s'occupent qu'à faire des châteaux en Espagne : ouvrages qui ressemblent à ces édifices, que nous appellons des chimères en Amérique.~~

Il seroit aussi difficile de savoir les

De

Dogmes Théoriques de leur Confrairie, qu'il l'est de voir les effets de leurs Pratiques. Ce que le Public en dit, n'est guères propre à inspirer du zele pour entrer dans leur Congrégation. Lorsqu'on déplaît au Public, on est malheureux. Les traits de sa langue sont perçans, mais ils ne tuent pas, sans cela il n'y auroit point de *Francs-Maçons* dans le monde. La curiosité m'avoit fait naître l'envie de me faire un Saint de Confrairie, mais les contes qu'on en fait, me dégoutent. On dit qu'on les maçonne de telle façon, qu'il n'y en a jamais eu aucun qui ait osé dire comment on l'a fait, mais cela ne les empêche pas de se multiplier, parce qu'il y a bien des gens qui se moquent du qu'en dira-t'on.

Cette Société agit par un principe de Politique qui déplaît au Public. Elle ne veut point sa faveur, elle fait plus, elle la méprise. Elle fait qu'il est curieux, qu'il veut tout savoir,

& elle s'opiniâtre à ne lui rien dire du tout, voilà ce qui le rend soupçonneux. On auroit beau dire qu'on ne se rend à certaines Assemblées clandestines, que pour prier Dieu. Quand cela seroit vrai, le Public n'en croiroit rien. Mais c'est bien pis, lorsqu'on ne veut lui rien dire du tout, comme le fait la nouvelle Compagnie dont je te parle. Chacun raisonne alors à sa fantaisie : l'un dit ceci, l'autre dit cela, mais personne n'en dit du bien ; parce qu'on n'est pas accoutumé à se cacher, lorsqu'on en veut faire.

Il n'y a que dans les endroits où cette Compagnie a pris faveur, qu'on n'en dit ni bien ni mal. Peut-être ne font-ils ni l'un ni l'autre. Si cela étoit, ce Corps seroit réellement illustre : car on n'a encore jamais vu de Société si parfaite, qu'on n'ait pu lui reprocher quelque sottise. On peut facilement s'en convaincre, si l'on se donne la peine de lire la Vie des Saints. Il
n'y

n'y en a pas un, qui ne se soit signalé par quelque faute assez marquée. Cela est attaché à la nature de l'Homme, dit Salomon : *Septies in die cadit justus.* C'est-à-dire,

*Chaque jour l'Homme sage
Pèche sept fois selon le Sage :*

La Femme sage combien ?

Ma foi le Sage n'en sait rien.

Les *Francs-Maçons* ne doivent point être exceptés de cette règle générale, à moins qu'ils ne prouvent le contraire. On auroit beau dire qu'ils sont si modestes, qu'ils se cachent pour ne faire pas parade de leurs vertus. Tout ce que l'on pourroit faire en faveur de leur modestie, ce seroit de les mettre dans le catalogue des gens modestes. C'est précisément de ces gens-là que parle le Sage. Hé bien ! disons à leur louange, qu'ils sont bien différens du reste des Hommes, & qu'ils ne font que sept sottises par jour.

D'autres disent que ces nouveaux
Confé-

Confédérés ne font aucun mal, qu'ils travaillent au Grand-Oeuvre, & qu'ils cherchent la Pierre Philosophale. Peut-être la trouveront-ils, peut-être ne la trouveront-ils pas. Il est sûr que si un grand nombre de personnes s'occupent à chercher une aiguille qui seroit tombée dans une charette de foin, ils pourroient la trouver plus facilement, qu'un Homme, qui s'aviserait de la chercher tout seul: mais cette raison n'est pas du goût de tout le monde. Il y a des gens qui préfere celle-ci, *Thesaurus totus est inventori*, le Trésor est pour celui qui le trouve. On ne fait pas beaucoup de grace à ces derniers. On dit qu'ils sont plus foux que les autres, & qu'ils ressemblent à ce Chien de la Fable, qui creva parce qu'il vouloit tout avoir. Il arrive fort souvent que ceux qui veulent tout, n'attrapent rien. Tous ceux qui ont cherché ce grand trésor, ont donné a gauche. Ils ont couru après la Fortune.

par des chemins qui les ont conduits à l'Hôpital.

Ces mauvais succès irritent les Curieux. La Nouvelle Compagnie des Maçons fait valoir la truelle. On fait par-tout des fourneaux. Il y en a ici, dit-on, il y en a là : & lorsqu'on y va faire la visite, on n'y trouve rien. Qui sait, s'il n'en sera pas de même, lorsqu'on voudra épuiser leurs Trésors? car ils ne veulent pas se laisser attraper deux fois. Mais peut-être seront-ils généreux, lorsqu'ils auront trouvé la Pierre Philosophale, qui est un Océan de Richesses. Je tâcherai bien alors de leur faire entendre raison. Je leur dirai : Messieurs, laissez épuiser dans cet Océan de Richesses ceux qui en sont alterés. Il y a toujours assez d'eau dans l'Océan pour ceux qui veulent boire, & celui que vous avez trouvé n'est pas moins inépuisable. Vous ne vous ressembleriez pas ces gens qui se firent battre autrefois pour la Pêche des Harancs. Prenez

nez garde à vous, si vous voulez par trop faire les maîtres sur la mer de vos trésors. Toutes les Nations de la Terre se ligueroient contre vous, & vous empêcheroient d'aprocher de ses Côtes.

Mais ce n'est pas la Pierre Philosophale qu'ils cherchent, dit un autre. Hé bien que cherchent-ils ? Ce qu'ils cherchent ? Je n'en sais rien, mais je voudrois bien le savoir. Voilà le *non plus ultra*, pour les Curieux qui ne veulent pas entrer dans la Confrairie. Tout ce qu'on fait de réel, c'est qu'il y a des Cordonniers, des Avocats, des Grands Seigneurs, des Chaudronniers. On dit qu'un tel a dans ces Assemblées le pas au-dessous de *Maturin* le Perruquier, & que celui-ci est tout glorieux de se voir de niveau ou au-dessus d'un Seigneur d'importance.

Vous parlez en ignorant, dit le Doyen d'un *Caffé*, qui depuis soixante ans n'a pas manqué à lire les Gazettes & les avertissemens qu'on y ajoute

te, afin que le Lecteur ait de quoi s'exercer. Nous savons ce que c'est que les *Francs-Maçons*, nous l'avons bien vu dans la Gazette. Ces gens-là ont de mauvais desseins. Les précautions qu'ils prennent pour ne se pas méprendre, & pour s'assurer qu'ils ont des Hommes, cela seul me les rend suspects. Je n'aime pas qu'on regarde à la poitrine d'un Homme, pour voir si ce n'est point une Femme. Tous ces gens-là sont des hérétiques. Si leurs secrets étoient bons, ils les publieroient.

C'est aux Femmes qu'on s'est adressé pour divulguer les secrets les plus utiles au Genre Humain. Notre
 Mais qu'allez-vous chercher? dit un autre en l'interrompant. Si ces gens-là ne veulent pas de Femmes dans leurs Sociétés, c'est qu'ils veulent être libres, & qu'ils ne pourroient pas l'être sans cela. Où trouverez-vous un *Maçon libre*, quand il aura sa Femme auprès de lui? Il ne faut pas être

être Docteur, pour le comprendre? Que savez-vous si le secret ne fait pas l'essentiel de leur institution? Ignorez-vous qu'on publie sourdement que ce sont des Politiques Platoniciens, qui veulent exécuter le plan de cette belle République; dont ce Philosophe voulut jeter les fondemens, il y a trois ou quatre mille ans. Tout le monde la trouvoit belle, mais personne n'a voulu s'y conformer; parce qu'on est fort gêné, lorsqu'on est obligé d'être sage.

Dans les grands Deseins le secret est d'importance. Quels éloges n'a-t-on pas donné au jeune *Pamponius*, pour n'avoir pas voulu dire à sa Mere le secret du Sénat, & avoir mieux aimé pécher du côté du respect, que de celui de la discrétion. On ne lui a point sçu mauvais gré de ce qu'il avoit soupçonné sa propre Mere d'avoir la langue un peu trop longue. Il y a long tems que les Femmes passent pour incapables de garder le secret, c'est

un fardeau qui surpasse leurs forces, & dont les *Francs-Maçons* ne veulent pas les charger.

Mais que fit *Pomponius*, dis-je au Docteur, pour mériter tant d'éloges ? Sa Mere le sollicita à reveler le secret du Sénat, elle lui promit sous serment de n'en rien dire. Ce jeune Sénateur lui dit, qu'on déliberoit si l'on donneroit deux Femmes à un Mari, ou un Mari à deux Femmes. La Dame Romaine craignoit trop les suites d'une Délibération si importante, pour rester dans l'inaction. Elle fait mettre les chevaux au carrosse, & va faire part de cette nouvelle à quelques Dames. Celles-ci le vont dire à d'autres. Chaque Sénateur trouve chez lui des supplications, des remontrances, pour empêcher les suites d'une Délibération qui pourroit être si préjudiciable à celle des deux Parties, qui n'avoit point de voix au Sénat. Il n'étoit pas difficile de démontrer aux Sénateurs, qu'une Femme pouvoit plutôt suffire à deux Maris qu'un Ma-

ri à deux Femmes. Il n'y en avoit peut-être pas un , qui ne fçût cela par expérience.

Le Sénat s'assemble extraordinairement ce jour-là , on demande qui peut être l'auteur de ces bruits repandus. *Pomponius* se leve , il s'en déclare l'auteur , il en découvre les motifs. On exalte sa prudence prudence , on le loue d'avoir pris un tour si ingénieux , pour cacher les grands Desseins de l'Auguste Assemblée. Qui sait de quelle importance peuvent être les Délibérations de la Republique des *Francs-Maçons*? Vous êtes un *Franc-Maçon* , dit un autre en colere , sans cela vous ne voudriez pas vous singulariser , en faisant l'éloge d'une Société dont tout le monde se moque... Moi , *Franc-Maçon* ? pour qui me prenez-vous ? je les donnerois plutôt tous à tous les Diabes ! Mais pourquoi , dit un troisieme ? font-ils du mal ? Non , du moins je n'ai pas oui dire qu'ils en fissent. Tous ceux qu'on

connoît en Angleterre , & ailleurs , passent pour de très-honnêtes-gens , le nom d'un seul de *Franc-Maçon* me dégouteroit : en quelque Profession que ce puisse être , on ne sauroit rien dire de plus injurieux à un Ouvrier , que de lui dire qu'il est un *Franc-Maçon*.

Mais j'en reviens toujours à ceci , dit le vieux Doyen. Ils regardent au genou & à la poitrine , cela ne signifie rien de bon : & pour faire un *Franc-Maçon* , on ne doit point faire tant de mystère : il n'y a que dans les cas d'importance , où l'on doit paroître scrupuleux. Il faut , par exemple , être assuré d'avoir un Homme , lorsqu'on veut faire un Pape : il est permis alors d'aller plus loin , & de s'assurer de ce qu'il a dans les h..... parce qu'il faut prendre garde à ne pas mettre sur le Saint Siege une Papesse *Jeanne*. Voilà des-cas où l'on ne sauroit prendre trop de précautions , pour que l'Eglise ne soit pas scandalisée.

Un autre dit qu'on lui a dit pis, & qu'on lui a assuré que ce sont des Cabalistes, qui interprètent les Ecritures à rebours, comme le faisoient certains Docteurs qui vivoient du tems d'*Herode*, voilà pourquoi on ne veut point les souffrir dans le Territoire du Pape. Je n'aurois jamais fait, si je te disois tout ce qu'on en dit. Leurs plus mortels Ennemis disent, qu'ils veulent rebâtir le Temple de Jerusalem, & qu'ils en tracent la figure à la Reception de leurs Membres. Je ne leur conseillerois pas de s'aviser de vouloir prendre la Place des Templiers, & je ne crois pas non plus qu'ils y pensent, Cher KAROKAJO : mais ils ont grand tort de donner lieu à des soupçons si dangereux.

Je ne sai si les anciens Chevaliers du Temple ont mérité le sort malheureux qu'ils ont eu, mais je sai que les soupçons ont commencé leurs malheurs. Jamais on n'avoit vu recevoir un Templier, & de là on tira cette conséquence, qu'il falloit qu'il se pas-

sât

sât à leur reception des choses qu'il étoit dangereux d'exposer au grand jour. Voilà ce qui a donné lieu à ces accusations atroces, qui ont fait exterminer la Société la plus redoutable qui fut alors dans l'Univers. Si j'avois à donner un avis à cette Nouvelle Société de *Maçons*, je leur conseillerois de rendre publics les Instituts de leur Ordre, & de faire voir qu'on a eu tort une fois en la vie de dire, *qui malè agit, odit lucem*, on ne se cache pas pour faire le bien.

Je plains ces gens-là, Cher KAROKAJO. On dit que dans le grand nombre de ceux qui sont connus, il n'y en a pas un dont on puisse suspecter la probité. Je ne puis comprendre par quelle fureur ils s'opiniâtrent à garder un secret qui feroit peut-être éclater leurs vertus s'il étoit connu, & qui les rend odieux parce qu'ils le cachent. On dit qu'un Prêtre d'Avignon a trouvé qu'ils seroient bien tôt détruits. Ils s'étoient multipliés à Geneve, du tems des Troubles. Le Rhô-

ne en fut si infecté, qu'il gâra quelques Catholiques d'Avignon. Un Curé de Paroisse s'en aperçut, & annonça à son Peuple qu'ils étoient menacés d'un grand malheur, mais qu'il ne dureroit pas. *Reges Saba veniunt offerentes Aurum, Thus & myrrham*, dit le Curé. Vous ne savez pas, Messieurs, ce que cela veut dire. Je vais vous l'expliquer: car vous ne ressemblez pas à ces Huguenots rebelles, qui veulent tout savoir sans s'en rapporter à la foi du Curé. *Reges Saba veniunt*, les Enragés du Sabat viendront. Ne vous alarmez pas, c'est là apparemment ce que veut dire *offerentes Aurum*, autrement le passage ne seroit pas clair. Ils auront *Thus*, la toux, & *Myrrham*, & mourront. C'est un Dévot qui a mis cette explication dans un Livre imprimé avec Privilege. Tout ce que cela veut dire, Cher KAROKAO, c'est qu'il n'y a rien de plus ignorant qu'un Prêtre d'Avignon.

F I N.

L E T.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXIII.

ZAKARA A KAROKAJO.

ON a établi dans ce Pais des Académies, pour élever les Chevaux de qualité. Il y a un grand nombre de Docteurs, qui s'occupent depuis le matin jusqu'au soir à donner une éducation noble aux Chevaux de distinction. Leur Maître leur apprend à

à faire des mouvemens hardis & extraordinaires. Il y a autant de différence entre un Cheval dressé au Manege, & celui qui n'a appris que les mouvemens que son instinct lui enseigne qu'il y a entre un Homme élevé à la Cour, & un Paisan qui n'est jamais sorti de son Village. Tu croirois qu'ils sont d'une espee toute différente, & je suis sûr que tu ne balancerois pas à dire que l'un a de l'esprit, & que l'autre n'est qu'un sot. Je crois réellement que l'Éducation fait tout dans ce Pais, & que sans elle l'esprit même le plus délicat seroit pour le moins aussi materiel que ceux de l'Amérique. L'expérience s'est mise en devoir d'en montrer l'évidence.

On a vu un misérable Fils de Paisan, qui sembloit n'être né que pour garder des Cochons, parvenir par la force de l'éducation au faite des Grands Humains. Que dis-je ! il alla bien au delà. Il monta sur le Trône de la Divinité, il en eut le Sceptre &

Couronne pour régir son Eglise ici-
 bas. Il avoit déjà passé une partie de
 sa vie dans le plus vil de tous les Exer-
 cices, lorsque la Fortune, qu'on apel-
 le ici la Providence, menoit par la
 main un Cordelier, qui faute de sa-
 voir la Carte du País, couroit risque
 de coucher dehors, s'il n'eût trouvé
 un autre Guide. Notre Gardeur de
 cochons se présente, il laisse à la For-
 tune le soin de garder ses Pourceaux.
 Il se charge de conduite au Couvent
 du Cordelier, qui venoit d'être nom-
 mé Gardien au Chapitre. Il se trouva
 le Poste vacant, le généreux Gar-
 dien en gratifia son Conducteur, &
 fut Portier du Monastere. Il y a bien
 la difference entre ces deux Pos-
 tes, quoiqu'en puissent penser les
 Sophistes, qui disent que *les Moi-
 nes sont les Cochons du bon Dieu.*
 Voilà le commencement de son
 elevation. On lui fit apprendre à lire & à
 écrire. On l'envoya ensuite aux Aca-
 demies, où l'on dresse les Génies, &
 où

où on leur apprend à faire des élan-
cemens méthodiques, qui leur font
franchir d'un plein saut des précipi-
ces, où un maladroit ne manque-
roit pas de tomber. L'esprit ainsi dressé
se se guinde jusques dans les Cieux. Là
il découvre ce qui s'y passe. Il lève
le voile qui couvre les Secrets que la
Divinité vouloit cacher aux Mortels
curieux. Il vient les publier à grand
cri sur la Terre. Un Esprit dressé au
manège méthodique des Académies
ne se borne pas là. Il descend jusques au
fond des Enfers. Il regarde tout ce
qui s'y passe. Il n'oublie de tout ce
qu'il a vu, que le chemin qu'il a pris
en y allant, & l'endroit où est le
Purgatoire. Il ne fait pas non plus
différence de distance qu'il y a de l'un à l'autre. Mais
il n'y étoit pas allé pour en faire
une Carte Topographique, son voyage
sans cela toutes les utilités requises

Écoutez, il vous dira tout ce qu'il
a vu. Ce sont des choses extraordi-
naires, aussi ne fait-on de longs

pages que pour cela. Il a vu les Ames des Payens & des Hérétiques, qui étoient aussi rouges que le brasier où elles étoient depuis plusieurs siècles. Il fait que le ver rongeur de la conscience, ce repentir qui dévore l'Âme, & qui lui représente sans cesse la folie qu'elle a fait de préférer un malheur éternel à un bonheur qui n'aura jamais de fin; il fait que ces sortes de tourmens ne sont pas suffisans pour des Ames immatérielles, & qu'il n'y a que des tourmens matériels qui soient propres à des Ames immatérielles. Et pour prouver que l'Âme est immatérielle, il ne trouve rien de plus plausible, que de soutenir affirmativement dans une These, que cette Âme a perdu sa couleur naturelle, & qu'elle est devenue aussi rouge que le brasier où elle est. Voilà des Démonstrations qui frappent l'imagination: il est vrai qu'il en falloit qui pussent convaincre l'esprit: mais celles-ci sont bien meilleures, parce qu'elles

qu'elles font tout le contraire. Une conséquence tirée tout à rebours de son principe, affermit solidement la Foi d'un Catholique. Elle conduit un Candidat à la Prelature, & quelque fois elle le mène plus loin : tandis qu'un Janseniste va droit à la Bastille, pour s'être avisé de tirer une conséquence juste de ses principes.

Diras-tu à présent, Cher KARAKAJO, que les Académies ne sont pas bonnes à quelque chose ? Je n'entrerai point pour le présent dans le détail de toutes les subtilités qu'on enseigne, cela me meneroit trop loin ; peut-être même n'en connois-je que la plus petite partie, & cela seroit pas étonnant : car il y a ici un grand nombre de Sexagenaires qui n'en savent rien du tout, quoiqu'ils aient été fort proches voisins de Collèges, & même de vos Collèges. *Non Errores* hainent les Postes éminens du Cardinal. Si son V. teur eut rassemblé, il ne fut jamais élé

élevé à la Pourpre Romaine. Il faut un mérite extraordinaire pour y faire parvenir des gens d'une basse extraction, ou il faut une protection forte. Si PHILIPPE eut parlé à un Pontife, il lui auroit fait faire tout ce qu'il auroit voulu. Ne vit-on pas les Prêtres d'Ammon ne demander qu'une parole d'ALEXANDRE pour le faire un des Fils aînés de JUPITER. Si les derniers Papes se sont tant fait tirer l'oreille, pour trois ou quatre Chapeaux, c'est qu'on ne leur a pas parlé d'un ton de Maître, comme le fit ALEXANDRE.

Tu vois, Cher KAROKAJO, qu'il faut que la Dignité de Cardinal soit quelque chose de fort grand, puisqu'on se donne tant de peine pour avoir seulement le Chapeau de Cardinal, & que peut-être les Papes le refusent fierement aux têtes Couronnées. T'imagines-tu que ces Chapeaux soient d'un prix infini, qu'ils soient bordés comme celui d'un Petit-Maître, avec cette différence qu'ils

L sont

sont enrichis de perles & de pierres
ries, & que la brodure en est belle. Il
n'y a rien de tout cela. Toute la bro-
dure qu'il y a, c'est trois ou quatre
mots que le Pape a prononcés en y
jettant trois ou quatre gouttes d'Eau-
Benite. Tu as les yeux perçans, mais
tu ne saurois trouver de différence
entre un Chapeau que le Pape a ache-
té pour deux pistoles dans la bouti-
que du Chapelier, ou celui qu'il vend
si cher lorsqu'il y a donné une façon
de quatre mots qui n'y ont rien chan-
gé au fond. Si tout ce que je te dis-là
ne te met pas encore en état de juger
de la valeur extraordinaire de ces
Chapeaux, ce n'est pas ma faute. Je
te dis tout ce qui en est, & tu ne sau-
rois m'en demander davantage. Mais
peut-être pourrai-je te faire mieux
comprendre ce que c'est que la Digni-
té d'un Cardinal.

Les Cardinaux sont une troupe de
Princes à qui on donne le titre d'Emi-
nence. Ces Seigneurs disent qu'ils
tiennent

tiennent la place d'une troupe de pauvres gens, qui n'étoient riches qu'en bonnes œuvres. Leur Maître leur avoit défendu de s'acquérir d'autres tresors sur la terre. Il leur étoit fort indifférent de vivre en Europe ou en Asie. Ils ressembloient au bon homme *Bias*, qui portoit tous ses biens avec lui. Mais il n'en est pas de même des Cardinaux, ils ne sauroient se remuer s'ils en portoit la moitié. Je ne fais même si le plus pauvre, ou le plus vigoureux d'entr'eux, pourroit porter sa batterie de cuisine. Mais ces Seigneurs ne sont pas faits pour cela. Ils sont faits pour régir l'Eglise de Dieu, qui tomberoit bien-tôt en décadence, si on en laissoit l'administration à des Pauvres, tels qu'étoient ceux dont ils ont pris la place, On n'a pas besoin de s'amuser à prouver ce fait, qui ne marqueroit que trop combien le premier Fondateur du Christianisme a manqué de conduite, lorsqu'il a confié la Régie de son Eglise à de

pauvres gens , qui n'avoient pour tout trésor que de bonnes œuvres , & qui n'avoient pas le sou en poche ; à des gens qui n'étoient connus que sous les simples noms de *Pierre , Paul & Barnabé*. Cela peut-il entrer en comparaison avec la Dignité de Cardinal , les Titres d'Eminence , de Monseigneur ? Les Etats n'ont de lustre qu'à proportion de ce que le titre de leurs Chefs les fait valoir. C'est ce que disoit l'autre jour un Catholique , dans une dispute où on le déclara vainqueur de tous les Huguenots , qu'il ne confondoit peut-être , que parce qu'il n'y en avoit aucun de présent pour lui repliquer. Une République , dit-il , sera toujours d'un degré au-dessous d'un Etat dont le Chef a le titre de Majesté ; & une Religion qui aura à sa tête des Princes , des Monseigneurs , sera toujours au-dessus de celle qui n'aura que des Ministres , qui n'ont le pas au-dessus d'un Particulier , que lorsqu'ils sont dans leur Consistoire.

Ne

DEPAYSE'. *Lettre XXIII.* 119

Ne voit-on pas, disoit ce Docteur, par ce qui se pratique en Hollande, en Angleterre, & dans une partie de l'Allemagne & de la Suisse, que cette pauvre Eglise va fort mal. Ces misérables Peuples, dit-il, s'amuse à soulager la Veuve & l'Orphelin, & à chercher le chemin du Ciel en pratiquant de bonnes œuvres, sans que leurs pauvres Pasteurs s'avisent de leur chanter un *Libera* après leur mort, pour les retirer du Purgatoire, au cas qu'ils y fussent. Leurs Pasteurs leur disent seulement, que s'ils veulent aller au Ciel, il faut marcher dans le chemin épineux de la Vertu, & qu'on ne fait point son salut autrement; que c'est là une affai-

ZAKARA est certainement mal informé, du moins pour la *Hollande*. Un Protestant, simple particulier, n'y prend nulle part le pas sur un Ministre, qui ne le cede, comme de raison, qu'à ceux qui y sont élevés aux Dignités Séculieres. Je n'ai pas ouï dire qu'il en fût autrement ailleurs.

re qui ne se fait point par procureur ; qu'il ne suffit pas de faire dire son Breviaire par son valet-de-chambre ; & quand on se ruineroit à payer des Prêtres pour faire l'office pour soi, on n'avanceroit pas ses affaires. Si c'est là une Religion, elle n'est que pour les Gueux, aussi appelle-t-on ainsi à Bruxelles depuis 200 ans, ceux qui professent cette branche du Christianisme.

Tu vois, Cher KAROKAJO, par ce Discours Catholique, qu'il y a bien de la différence entre les Chefs de l'Eglise Gallicane, & ceux des Eglises de Hollande. Il y en a autant qu'il y en avoit entre ces anciens Généraux Romains, qui quittoient la charrue pour aller mettre aux fers les superbes Monarques de l'Asie, leur apprendre que les Richesses sont bien loin au-dessous de la Vertu. On trouve cette différence entre un Genie dressé dans les Ecoles des Protestans, & celui qui est élevé dans les Academies
des

des Ultramontains. Les pouvoirs qu'ils donnent à leurs Chefs, different bien plus encore. Un Pape, à la faveur d'une conséquence tirée à rebours de son principe, acquiert un pouvoir sans borne. Voici le raisonnement. Une Femme demanda au Roi des Chrétiens une place dans son Royaume. Ce grand Roi lui répondit que dans son Royaume, *celui qui voudroit être le premier seroit le dernier.* Ergo disent tous les Scholastiques, *tous les Royaumes appartiennent au Pape, qui est & qui veut être le premier de tous dans ce Royaume.* Tu n'es qu'un simple Sauvage toi, qui n'as jamais été dressé au manège méthodique des Scholastiques, voilà pourquoi tu ne saurois jamais tirer de telles conséquences.

Mais ce n'est pas le plus grand avantage que retire un Pontife d'un argument si extraordinaire. Outre le droit de commander à tous les Rois de la Terre, il lui donne encore l'infailibilité.

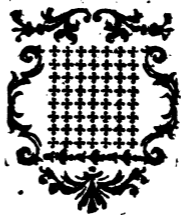
faillibilité. Quand il n'y auroit que ce dernier privilege , ce seroit assez pour réveiller l'ambition de tous les Mortels. Je suis bien assuré que tu voudrois l'être toi , qui n'as pas beaucoup d'ambition. Le Gardeur de Pourceaux vouloit l'être aussi , & il y parvint en faveur d'un raisonnement extraordinaire. On le crut imbécile. *Ergo* , dit-on , *il faut le faire Pape*. Il n'y a rien de plus vrai que ce que je te dis. Quand on s'aperçut de la méprise , l'allarme fut grande. On se repentit de l'avoir fait Pape , lorsqu'on vit que c'étoit un Homme intelligent. Je ne suis pas encore assez instruit des Pratiques secretes du Sacré Collège des Cardinaux , qui est l'Areopage de la plus grande partie des Chrétiens , pour te dire quelles peuvent être les raisons qui engagent ces Illustres à ne placer sur le Trône de leur Eglise , que des Hommes qui sont dans un âge où l'on radote pour l'ordinaire , notre Raison Sauvage ne

sau-

fauroit dévoiler ce mystere. Elle ne manqueroit pas d'agir d'une maniere tout opposée, si elle devoit placer un Homme à la tête d'une multitude innombrable de gens d'esprit. Elle en choisiroit un dont l'esprit & le bon-sens seroient dans toute leur force. Elle ne se féliciteroit pas si elle y avoit placé un Benêt, dont l'esprit va toujours en décadence. Jamais on ne verroit notre Raison se repentir d'y avoir placé un Homme de bon-sens, plus capable de régir que d'être gouverné comme un imbécille. La mémoire d'un tel Homme ne seroit point en exécration. On ne diroit point de lui, *il y est entré comme un Renard, il y a vécu comme un Lion, & il y est mort comme un Chien.* Il y a deux manieres de raisonner : celle qu'a introduit le Bon-Sens, & celle que la Raison Civilisée fait briller dans les Raisonnemens Scholastiques. Tu peux choisir toi, parce que les Sauvages de l'Amérique ont l'esprit aussi libre

224 LETTRES D'UN SAUVAGE
libre que le corps. Mais c'est tout
le contraire dans ce País. Les Habitan-
tans sont libres, mais ce n'est que
lorsqu'ils veulent aller de bon gré
où on les veut mener. Porte-toi bien,
Cher KAROKAJO, & sois assuré
qu'il en seroit de même de toi, s'il
te prenoit envie de venir goûter la li-
berté de l'Europe.

F I N.



LET.

LETTRES

D'UN

SAUVAGE DEPAYSE

A

SON CORRESPONDANT

EN

AMERIQUE.

LETTRE XXIV.

ZAKARA A KAROKAJO.

Je suis bien fâché de n'avoir pas fait une plus grande provision de cet Or, dont on fait si peu de cas en Amérique. Je n'en ai jamais connu le prix qu'à présent. Tu sais que je te disois qu'il falloit que nous ne connussions point l'usage de
ce

ce Métail, que l'Auteur de la Nature nous avoit donné, en propriété, laissant à nos soins de faire la recherche de sa valeur, ainsi que des autres Minéraux & des Plantes qui sont cachés dans le sein de la Terre, ou répandus sur sa surface. Il y a long-tems qu'on connoit ici la vertu de l'Or. Sa rareté l'a fait estimer dans l'Ancien Monde, & peut-être que nos Peres l'ont méprisé, parce qu'il est trop commun dans le Nouveau. La pesanteur & la flexibilité de ce Métail le rendent plus impropre que les autres, à faire des ustensiles pour les commodités de la vie. A en juger par ses propriétés naturelles, il devroit peut-être avoir le dernier rang parmi les Minéraux. Mais ce Métail est heureux, parce que ce sont les Hommes qui donnent le prix aux choses d'ici-bas. Ce qui est presque toujours le moins utile, est presque toujours le moins estimé.

J'ai remarqué que ce jugement n'é-

dit point particulier aux choses inanimées, il s'étend bien plus loin. La Raison & le Bon-Sens de ce Pais veulent qu'on ne balance pas à donner la préférence à une Laide qui seroit capable de faire horreur, si elle étoit dépourvue de pierreries, & du reste de l'attirail de la vanité, qui fait tout son mérite. La Raison de ce Pais veut qu'on préfere ce Monstre doré à une Beauté simple & naturelle, qui n'a d'autre ornement que la modestie & l'innocence.

Un riche Paquin doit l'emporter sur un Pauvre qui n'a en partage que l'honneur & la vertu. Un Sage, un Philosophe, se gardera bien de disputer le haut bout à un riche Etourdi, qui ne fait que faire parade de ses sottises. Il fait ce Sage que le Peuple insensé de l'Ancien Monde ne reconnoît d'autre Dieu que les Richesses, & ne point balancé à renier Dieu qui a opéré les merveilles que nous voyons au Ciel, pour aller offrir son encens

128 LETTRES D'UN SAUVAGE
à un Veau d'Or, que des mains sacrileges venoient placer sur l'Autel du Dieu des Cieux & de la Terre.

Si je te prie de m'envoyer une bonne provision de cet Or que tu méprises, ne va pas t'imaginer que ce soit pour en faire mon Dieu. Je ne serai jamais assez corrompu pour adorer une Divinité qui se laisse fouler sous les pieds, & qui n'a d'autre mérite que celui qu'une imagination insensée veut lui attribuer. Je ne prétends m'en servir que comme d'une chose vile & méprisable, qu'on peut échanger pour d'autres choses viles, qui malgré leur bassesse peuvent servir à nous procurer les commodités de la vie. Je ne regarderai jamais l'Or comme un Dieu, mais comme un fumier dont le sage Laboureur se sert pour faire croître des Herbes & des Fruits nécessaires à la vie de l'Homme. Jamais je n'aurai à me reprocher de l'avoir employé aux usages execrables auxquels on les employe ici
On

On ne pourra pas dire que je l'aye fait servir à corrompre l'intégrité d'un Juge, ou la vertu d'une Fille. Je n'en abuserai point pour rendre un Devot parjure à son Dieu, ou un Sujet rebelle à son Roi, ou un Serviteur infidelle à son Maître. Je ne l'employerai point pour payer un Meurtrier ou un Corrupteur de la Jeunesse. Je n'en ferai jamais le salaire d'une Femme adultere, ou le dedommagement de l'honneur d'une Fille. Jamais on ne pourra me reprocher de l'avoir employé à porter une Fille abusée à exposer son Enfant, ou à le détruire avant ou après lui avoir donné le jour, ou à commettre des énormités encore plus criantes. Quoique l'Or soit la source de tous les Maux dont je viens de parler, il est aussi celle de tous les agrémens dont on peut jouir dans ce País. Ce Métail, qui est si impuissant dans notre hémisphere, a dans celui-ci un pouvoir sans bornes, tant pour le Bien

que pour le Mal. Son pouvoir surpasse celui de la foudre, dit un Ancien.

JUPITER fut le premier qui en connut toute la puissance. Ce Dieu extravagant s'étoit vainement armé de son tonnerre, pour triompher de la vertu de *Danaë*. Il avoit éprouvé qu'on n'est pas sûr de vaincre, lorsqu'on attaque des sentinelles avec la foudre & le tonnerre. Il voyoit qu'il ne pouvoit jamais se faire jour au-travers des murs d'airain, qui mettoient la vertu de cette Belle en sûreté, s'il n'avoit recours à une puissance plus forte encore que la foudre dont il s'étoit armé. Il se changea en pluie d'Or, & réussit sur le champ. Voilà la belle Leçon qui a appris aux Peuples de l'Ancien Monde, le moyen assuré de triompher de l'innocence. Ce Dieu étourdi en a bien plus appris à ses Dévots, qu'il ne se l'étoit imaginé. Depuis ce tems-là ils se sont moqué du Dieu tonnant, ils ont cru que l'Or étoit le tout-puissant, le seul qui pût
faire

faire des merveilles. Ils ont cherché à s'en emparer, ils l'ont enlevé à JUPITER même. Ils se sont saisi des richesses que ce Dieu avoit dans ses Temples. Ils ont renversé ses Statues & ses Autels. Ils ont méprisé un Dieu qui n'étoit fort que par une puissance étrangere. Un Dieu qui ne fait se faire valoir que par des armes si foibles, est aussi méprisable que cet ancien Roi de Phrigie, qui avoit des fleches d'Or & des oreilles d'Ane.

N'a-t'on pas vu le Dieu d'un pauvre Prêtre de Village sauter dans la poche d'un Voleur, pour s'être avisé de se laisser renfermer dans une petite Boette d'or ou d'argent, dont je t'ai parlé dans ma *Lettre XI.* Il lui arrivera encore quelque chose de pis, s'il n'y prend garde. La Soif des Richesses rend les Hommes hardis & entreprenans.

..... *Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames!*

L'Or ne met point de bornes à sa

M 3 puis-

puissance. Ce que la brillante Armée de PHILIPPE n'étoit pas capable d'entreprendre , ce Prince étoit sûr de le faire exécuter par un mulet chargé d'Or. C'est ce Métail qui fait mouvoir les grands ressorts qui operent ces événemens qui étonnent toute la terre. Il détrône les Rois , il les couronne. Il écrase les Tirans ou les élève. Il détruit les Empires , & en fait des nouveaux. Un Roi qui manque d'Or , est aussi impuissant que l'Invalide qui a perdu les bras & les jambes à son service. Comme le Soldat ne mesure sa fidélité & sa bravoure qu'au poids de l'Or ; on cherche à enlever au Particulier , par mille moyens différens , ce Métail tout-puissant , quoiqu'un vil Ouvrier sache le réduire & s'en faire obéir à coups de marteau.

Le Particulier à son tour ne pouvant acquérir ce Métail par la Loi du plus fort , emploie tous les moyens imaginables de s'enrichir. Les plus vils sont meilleurs que les plus honorables

rables, s'ils sont les plus certains. L'Artisan s'occupe à flatter la sotte vanité des Riches, & les rend encore plus insensés. Il les regarde comme s'ils étoient les Dieux de la Terre, parce qu'ils ont dans leurs coffres l'idole qu'on adore. Il encense à leurs vices comme à leurs vertus. Qui fait si un Riche peut s'imaginer qu'il commette des injustices?

On loue PHILIPPE d'avoir scû corrompre à force d'argent les Magistrats de la Grece, tandis qu'on attache à la potence des Miserables qui se mêlent d'imiter ce grand Prince. On a vu des Voleurs de grands chemins enrichis par le meurtre & par la rapine, devenus assez puissans pour attaquer de bons Rois. On les a vu se faire adorer, parce qu'ils ont eû assez d'Or pour payer des mains parricides teintes du sang de leur Roi. Ces horribles exemples se sont rendus communs, & le Soleil s'est enfin accoutumé à voir de tels forfaits sans s'arrêter.

Un

Un Américain n'est pas capable de concevoir tout ce que l'Or est capable de faire de bien & mal, à peine peut-il le croire quand il le voit. Si l'Or ne roule point dans une Ville, dans un Etat, tout paroît être sans vie, c'est encore trop peu dire. La Pauvreté, la Misere, la Peste, la Famine, enfin tous les malheurs semblent venir fondre sur cette Ville & sur cet Etat. L'Or vient-il à y circuler abondamment ? tout reflurit, l'abondance suit ce Métail précieux, il relève les ramparts de cette Ville, il les agrandit, il change de vieilles masures en des maisons superbes. Il rend cette Ville & cet Etat formidables. Enfin c'est à l'Or que les Hommes & leurs Ouvrages doivent leur gloire & leur bonheur. Tu seras malheureux toi, & tous nos Freres Américains, si vous ne vous opposez aux Etrangers qui viennent au travers de mille périls vous enlever des trésors dont vous ne connoissez pas le prix.

Des

Des millions d'Hommes déjà massacrés dans le Pérou, doivent nous avoir appris que cet Or pour lequel on répand tant de sang, n'est pas une chose de si peu d'importance que nous nous le sommes imaginés.

Si nous avons de l'ambition & du courage, nous pourrions nous faire regarder comme les Dieux de l'un & de l'autre hémisphère. Les Carthaginois ont fait une brillante figure dans le Monde, tandis qu'ils ont payé au prix de l'Or le sang d'un Soldat mercenaire qui combattoit pour leur gloire & pour leurs intérêts. Sortons une fois de cette indolence, qui nous rend si méprisables aux yeux de toutes les Nations de la Terre. Apprenons aux Ravisseurs de nos biens & de nos vies, que le Dieu de l'Amérique nous a donné des bras capables de nous défendre & de nous faire craindre: on sache une bonne fois que notre Raison Sauvage peut faire tête à la Raison Civilisée de l'Europe. Il vaut

234 LETTRES D'UN SAUVAGE
vaut mieux faire tête aux Peuples
d'une seule Partie du Monde , que
d'attendre que tous les Peuples de ce
hémisphere se soient unis pour nous
vaincre & pour nous détruire. Je fais
de bonne part que les Peuples de l'Asie
& de l'Afrique ont dessein de venir
partager avec les autres des biens
que nous défendons si mal , ils croient
qu'il y a de la gloire à nous enlever
des tresors dont nous paroissions si in-
dignes.

Sachez que vous êtes livré à la fureur
des Dévots du Dieu qui habite au-delà
des Pirenées. Il y a ici un Homme
qui tient la place du Dieu des Cieux ,
ou du-moins qui prétend être tel ,
quoique tous les Protestans ne lui
soutiennent qu'il tient la place de
tout autre chose. Cet Homme , dont
le pouvoir chimerique a été si fatal
à toutes les Nations de la terre , a fondé
les prétentions des Descendans de
CHARLES-QUINT sur toute l'Amérique
que , depuis l'Arrêt fatal que cet Usur-
pateur

bateur de la place de Dieu a rendu
contre nous. Les meurtres, les for-
faits, les massacres qu'on a fait de
nos Freres en Amérique, & tous ceux
qui se feront desormais; toutes ces
cruautés ne peuvent manquer d'ac-
quérir des Couronnes de gloire aux
Meurtriers des Justes & des Innocens.

Si vous jouissez encore de la Vie &
de la Liberté, ce n'est ni à votre sa-
gesse, ni à la clémence de vos Enne-
mis que vous en êtes redevables,
mais à la seule stérilité des Déserts qui
vous entourent. Prenez garde à vous.

Il est vrai que vos Ennemis ne vont
pas si vite à pied, que lorsqu'ils sont
portés dans les maisons qu'ils font
flotter sur les ondes, mais ils ne lais-
sent pas d'avancer chemin. S'ils vien-
nent une fois à percer jusques dans
les Regions heureuses que vous ha-
bitiez, vous êtes perdus sans resour-
ce. Leurs Militaires mènent toujours
avec eux toutes les Poudres de l'En-
fer. Réfléchissez sur ce que je t'en ai dit

dans

136 LETTRES D'UN SAUVAGE
dans ma XII. Lettre. Je ne t'en ai fait
qu'un abrégé fort imparfait, & ja-
mais ton imagination ne sauroit se fi-
gurer toutes les horreurs qui les sui-
vent. C'est quelque chose de bien ter-
rible que de tomber entre les mains
d'un soldat furieux, qui croit gagner
le Ciel en détruisant des Hommes qui
sont l'ouvrage de ses mains. Vous ne
pouvez esperer de grace, si vous êtes
vaincus. Apprenez que les Papes ont
livré vos corps & vos biens, à leurs
Dévots, à condition que les Prêtres
seroient maîtres de vos ames, &
qu'ils élèveroient en Amérique le Tri-
bunal de l'Inquisition, pour faire
brûler vifs tous ceux d'entre vous qui
voudroient faire usage de leur rai-
son, & qui aimeroient mieux encen-
fer au Dieu regnant au Ciel, qu'un
Dieu foible que fait un Prêtre, & qui
est si étroitement emmaillotté dans les
apparences du Pain, qu'il reste immo-
bile dans la place où on le met, &
qu'il ne peut se défendre.

Votre

• Votre Raison Sauvage admet un principe dangereux , qui sera la cause de votre perte. Vous ne pouvez croire que des Hommes qui tremblent aux pieds d'un Dieu si foible , soient courageux. Faut-il que la perte de vos biens , de vos vies , & de votre liberté , vous convainque d'une verité dont les Habitans du Pérou ont fait une si triste expérience ? Sachez que les Nations qui ont des Dieux foibles , ont pu vaincre celles qui avoient réellement un Dieu fort , & le seul qui mérite ce nom. L'Auteur de la Nature ne prend point de part aux querelles qui s'élevent entre les Nations : car il arrive fort souvent que le parti de l'Injuste est victorieux , tandis que celui du Juste est vaincu. Cela ne doit point paroître étrange , il n'y a là rien que de naturel , la Loi est égale de part & d'autre. Si l'Injuste se sert de ses bras pour attaquer , le Juste doit se servir des siens pour se défendre. Les Sauvages ne savent pas ce

N qu'ils

138 LETTRES D'UN SAUVAGE
qu'ils possèdent, ni la valeur des biens
qu'ils méprisent. C'est l'Or qui rend
les Nations redoutables. Le Corps
d'une Nation en general, & chacun
des Particuliers qui la composent,
ne sont respectables qu'à proportion
de la quantité d'Or qu'ils possèdent.
Porte-toi bien, Cher KAROKAJO,
& ne manque pas à m'en envoyer,
si tu veux que je sois un Homme d'im-
portance.

F I N.



LET

LETTRES

D'UN

SAUVAGE DEPAYSE¹

A

SON CORRESPONDANT

EN

AMERIQUE.

LETTRE XXV.

ZAKARA à KAROKAJO.

Rien n'égale le ressentiment des Dieux, il ne finit qu'avec leur Divinité, & c'est en cela seul que leurs Devots les imitent. La fureur de JUNON ne reconnoît point de bornes, elle persecute également le Juste & l'Injuste. La pieté d'ENEË

N 2 ne

ne peut le mettre à couvert de l'acharnement de cette jalouse Déesse ; son cœur n'est point souillé par des ressentimens cruels , qui seroient horribles dans tout autre cœur que celui d'un Devot. On est aujourd'hui si accoutumé à voir de tels excès , que ce seroit une folie de se recrier contre de pareils abus , & de dire de nouveau ,
..... Tantane animis cœlestibus iræ!
Tant de fiel entre-t'il dans l'ame des
Dévots ?

Leur fureur a aujourd'hui le nom sacré de saint zele. On voit les Dévots du même Dieu se déchirer cruellement par des invectives atroces , & des barbaries qui seroient intolérables dans les cœurs les plus inhumains. Tout cela se fait , dit-on , pour l'honneur & la gloire de Dieu. Il n'y a que la Raison Civilisée qui puisse donner un tel tour aux choses. Notre Raison Sauvage se seroit-elle avisée de penser qu'on pût faire des actions diaboliques pour la gloire de Dieu ?

L'Eglise de ce Pais est divisée en deux Factions, dont peu de gens sentent toute la conséquence. Les trois quarts des Zelés ont pris parti sans connoissance de cause. Tout ce qu'ils en savent, c'est que les uns s'appellent *Jansenistes*, & les autres *Molinistes*. Le Public s'imagine follement qu'il s'agit de la *Foi* dans cette querelle mais il est bien la dupe de son ignorance. La *Foi* n'en est que le prétexte, c'est la jalousie & l'envie de dominer qui font le fond de l'affaire.

Les noms odieux que se donnent les deux Partis, ne servent qu'à déguiser l'état de la question. Les *Jansenistes* ne suivent pas plus le sentiment de *Jansenius*, que les *Jesuites* celui de *Molina*. Les uns & les autres ne prennent des maximes de leurs Patrons, que ce qui les accommode, & rejettent le reste. Tout ce qu'on en voit clairement, c'est que les deux Partis ont pris le nom de leurs Patrons, qu'ils ont substitué à la place

142 LETTRES D'UN SAUVAGE
de celui de *Chrétiens*, qu'ils ont renoncé à l'Essentiel de la Religion; qui est la Charité & l'Amour Fraternel. Si le Fondateur du Christianisme qu'on appelle le Messie, si cet Envoyé extraordinaire revenoit sur la terre, quels reproches n'auroit-il pas à leur faire? sur-tout s'il se ressouvenoit des maximes qu'il a enseignées, & de l'interprétation sentée qu'il a faite de la Loi & des Prophetes. *Aimez Dieu de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même.* Voilà l'accomplissement de la Loi & les Prophetes. Les deux Partis ne trouvent rien à redire à cette explication sentée, tout ce qui leur en déplaît, c'est la pratique.

Tu vois, Cher KAROKAJO, que cette explication ne veut pas dire, les *Jansenistes* seront les maîtres, ou les *Molinistes* écraseront les *Jansenistes*, soit en Europe, soit à la Chine & ailleurs. Cette conséquence est heretique dans la spéculation, mais

mais elle est orthodoxe dans la pratique. Les fourbes, les trahisons, les cruautés, les persécutions barbares, les forfaits mêmes les plus outrés, sont des actions dignes du Ciel, lorsqu'elles peuvent faire parvenir les Dévots à leurs fins.

Les *Jesuites* avoient sanctifié le Culte Idolâtre des Chinois. Ce beau secret les avoit élevés aux Honneurs. Ils étoient devenus Mandarins, ils avoient du crédit, des richesses, & s'étoient acquis la faveur du Souverain, & du Corps célèbre des Lettrés de la Chine. Les *Jansenistes* voulurent les supplanter. Ils y envoyèrent des Missionnaires, comptant qu'il n'y avoit qu'à faire entendre à ces Peuples, les abus que les *Jesuites* avoient introduit dans la Religion Chrétienne. Ils s'imaginèrent follement, qu'il n'en falloit pas davantage, pour s'élever au-dessus de leurs Ennemis. *Luther* n'en avoit pas fait davantage pour s'acquérir la Suprémacie

macie, en Allemagne, mais ils ne prirent pas garde que les intérêts de la Chine étoient differens de ceux d'Allemagne : cette bévue a ruiné entièrement leurs affaires dans ce Pais-là.

Les *Jansenistes* voyant que leurs affaires alloient mal à la Chine, voulurent interesser l'Europe dans leur querelle. Ils auroient triomphé, s'ils avoient eu affaire à des Ennemis moins rusés. Il sembloit même que la Fortune s'étoit déclarée pour les premiers. Ils avoient obtenu un Bref du Pape INNOCENT X, qui condamnoit les pratiques des *Jésuites* comme superstitieuses & idolâtres. Le coup étoit terrible pour la Société. Le zele qu'elle a toujours temoigné pour soutenir l'Infaillibilité du Pape se trouvoit bien mal payé. Tu t'imagines, Cher KAROKAIO; que ce coup de foudre devoit les abattre, ou les faire renoncer au Dogme de l'Infaillibilité. Mais la Raison Civilisée

est fertile en expédiens. Les *Jésuites* ne se soumirent point à ce Decret, tout infailible qu'il pût être. Ils ne firent pas plus de cas de celui qui l'avoit donné, que de ceux qui l'avoient obtenu.

Le Pere *Moralex* qui avoit porté ce Decret à la Chine, n'y essuya que des mortifications. Les *Jésuites* eurent la complaisance d'envoyer à Rome le Pere *Martin Martini*, qui fit la leçon au Pape, & lui aprit qu'un Pape se trompe en ne se trompant pas. Le Pape ALEXANDRE VII, Successeur d'INNOCENT X, ne douta point que son Prédécesseur ne fût un véritable *Innocent*. Il donna un Decret contradictoire à celui que les *Jansenistes* avoient obtenu. Voilà les moyens extraordinaires pour prouver l'infailibilité du Pape, & pour établir ce Dogme. L'Histoire se trouve remplie de pareils traits, ou d'autres encore plus frapans. Ce Decret n'assura pas si fort la victoire aux *Jésuites*, qu'ils
ne

né crussent qu'il falloit faire jouer d'autres ressorts. Les *Jansenistes* publioient hautement en Europe, que c'étoit là un de ces tours extraordinaires de la Société, on crut réellement en France, & ailleurs, qu'il y avoit là un peu de friponnerie.

Les *Jesuites* crurent devoir se justifier. Ils obtinrent de l'Empereur de la Chine une Déclaration aussi honorable pour eux, que flétrissante pour leurs ennemis. Ce témoignage glorieux leur fut donné en 1700, suivant le calcul des Chrétiens. Le Pape, étourdi par les cris des *Dominicains* & des *Augustins*, qui pour se faire valoir, ont joint aux qualités de leurs Patrons l'opiniâtreté de *Jansenius*; le Pape, dis-je, voulut pour le bien de la paix envoyer à la Chine un Légat à *Latere*. Il nomma l'Eminentissime *Thomas Maillard*, Patriarche d'Antioche, & Vicaire Apostolique des Missions d'Orient, qui fut ensuite élevé à la Pour

pre Romaine, & connu sous le nom de Cardinal de Tournon, mais il est encore plus celebre par sa fin tragique. Ce Prelat arriva à la Chine le 8. Avril 1705. Jamais on n'a fait tant d'honneur à personne, qu'on en fit à ce Patriarche. Il fut reçu de l'Empereur, & des Grands de sa Cour, avec tous les honneurs qu'on fait à l'Héritier présomptif de la Couronne. Il se feroit maintenu dans tout l'éclat de sa haute fortune, s'il avoit sçu profiter des conseils des *Jésuites*. Ces Reverends le prièrent de ne point parler du Culte qui s'étoit introduit à la Chine : mais ce Prelat mal avisé voulut faire à sa tête, & il se perdit. Il crut que sa Religion étoit quelque chose de sérieux, & que l'honneur & la gloire de Dieu étoient interessés dans le mélange que les *Jésuites* avoient fait à la Chine des Ceremonies Religieuses des *Chinois* avec celles des *Catholiques*, & que cela attaquoit la Religion. Mais à quoi pensoit-il ? Ne

voit-il pas que si ces Ceremonies avoient été condamnées par le Pape INNOCENT X, elles avoient été approuvées par ALEXANDRE VII? Convient-il à un Patriarche *in partibus*, de vouloir s'élever au-dessus de deux Papes, pour les juger? Ne devoit-il pas favoir qu'ils étoient infallibles tous les deux? Mais disoit-il: ces deux jugemens sont contradictoires: donc il y en a un de vrai, & l'autre est faux. Sottise toute pure! il s'agit bien de raisonner là-dessus. N'y avoit-il pas un moyen plus court pour trancher la difficulté? Il n'y avoit qu'à dire, c'est un Mystere, & delà on tire une conséquence juste: c'est que cela est raisonnable & déraisonnable tout à la fois, & qu'il faut le croire toujours à bon compte.

Je suis fâché de voir un grand nombre d'honnêtes-gens s'exposer à des persecutions, & se faire martiriser pour des choses si indifferentes. Mais afin que cela n'arrive plus, j'ai envie de

de leur dire : Gens de petite foi , y a-t'il plus de mal à se prosterner aux pieds d'une Idole de *Confucius* , qu'à le faire devant une Croix , faite par les mains d'un Charpentier ou d'un Maçon ? Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre. Messieurs les *Jansenistes* , vos idées sont ridicules , vous pouvez avoir la paix à bon marché. Soyez aussi raisonnables , ou aussi foux , que les *Jesuites*. S'ils pêchent par un endroit , vous pechez par un autre. Ils sont accommodans , dites-vous : & vous Messieurs , vous ne l'êtes pas assez. Vous vous recriez contre la Constitution de CLEMENT XI. Sachez que vous les avez forcés à faire donner cette Bulle. Il falloit avoir recours à une Autorité Suprême , pour faire condamner votre Morale , sans cela la leur n'eut pu subsister. Vous leur aviez appris à jouer de pareils tours , ils ne font que vous rendre la pareille : & tout bien compté , un CLEMENT XI. vaut bien un INNOCENT X.

Les *Jansenistes* sont ridicules, chez KAROKAJO, ils se plaignent du mauvais traitement qu'on a fait à leur Pere *Quesnel*. Je trouve qu'on l'a bien ménagé, il est mort tranquillement en Hollande. Il a été honoré & chéri de tous ceux qui aprochoient de sa personne. Il a été bien plus heureux que le Cardinal de *Tournon*; car il y a une grande différence entre martiriser un Livre, ou martiriser l'Auteur en personne. Est-ce qu'il n'y a pas bien de la différence entre la tête d'un simple Prêtre qui n'a que le droit de porter un petit bonnet quarré, & celle d'un Cardinal qui est couverte d'un grand chapeau rouge? Si j'avois un conseil à donner aux *Jansenistes*, je leur dirois de se tenir en repos, & de faire attention que leur Parti est aussi décrié en France, qu'il l'étoit il y a trente ans à la Cour de la Chine. Je ne suis qu'un petit Sauvage moi, à qui il n'appartient pas de faire le Prophete, sans cela je leur dirois:

ECOUTE

Ecoutez mes prédictions : vous êtes
 prêts à être chassés de France, com-
 me vous l'avez été de la Chine : je
 suis bien surpris que votre Saint Pa-
 ris n'ait pas fait cette Prophétie en fa-
 veur de ses Devots, elle leur eût été
 plus utile que toutes les merveilles que
 vous prônez tant, & dont tout le
 monde se moque. Tu louerois peut-
 être mon zele toi, Cher KARO-
 KAJO, qui aimes la paix ; mais les
 gens sensés de l'Ancien Monde te
 trouveroient ridicule, il faut être
 fou pour s'imaginer qu'on peut faire
 entendre raison à une certaine trou-
 pe de Théologiens. Porte-toi bien,
 & sois assuré que le vrai Dieu ne se
 plaît point à ces Disputes, & qu'il ne
 demande que des Actions justes &
 raisonnables.

F I N.

LET.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DE PAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXVI.

ZAKARA A KAROKAJO.

TU auras bien de la peine à t'imaginer, qu'un Sauvage puisse prendre la résolution de rester dans un Pais où l'on risqué tout en disant ce que l'on pense. J'avoue que c'est là une servitude bien dure pour un homme raisonnable, on croiroit même

me que ce joug est insupportable à l'Esprit Humain, si l'expérience ne démontreroit journellement le contraire. Il n'en coûte pas plus à un François de dire, je crois d'esprit & de cœur que ce qui paroît noir à mes yeux est blanc, & blanc comme neige; qu'il n'en coûte à un Américain, de dire, je crois que le soleil luit en plein midi. Je n'emploie là qu'une comparaison bien foible. Il n'y a point de mérite à croire dans notre Pais que ce qui est noir est noir, ou que ce qui est blanc est blanc: mais il y en a en France pour ceux qui peuvent croire tout le contraire, & le nombre de ces Croyans n'est pas petit. Cette fausse Croyance est une erreur à la mode, fut-elle encore plus ridicule. C'est une folie de ne pas la suivre. Il t'est permis à toi qui es en Amérique, de penser & de dire tout ce qu'il te plaira: il n'y a personne qui puisse te blâmer, si tu ne dis rien que de raisonnable. Mais tout cela ne fait

154. LETTRES D'UN SAUVAGE
rien à l'affaire, & tu n'en ferois rien
conclure, si ce n'est que les Sages de
ce Pais seroient des Foux en Ameri-
que, & que les Sages de l'Amerique
seroient ici de très-grands Foux.

Je conviens avec toi que cette ser-
vitude d'esprit est quelque chose de
dur : mais on est bien dédommagé de
cette contrainte, par la liberté dont
on jouit à d'autres égards. Convient-
il à un petit Mortel, à un cherif Sau-
vage, de trouver insupportable un
fardeau que les plus grands Rois de
la Terre font gloire de porter ? Je suis
à-present le premier à blâmer notre
fotte vanité, je n'en dois pas paroître
plus méprisable à tes yeux. Sage &
judicieux KAROKAJO, on me fait
encore belle grace de me laisser pen-
ser ce que je veux : on n'en a pas tant
fait à HENRI IV, le meilleur de tous
les Rois, & le meilleur Catholique
du monde en apparence. Les Illumi-
nés de la Foi, qui s'attachent prin-
cipalement à fonder l'intention des
Grands,

Grands, eurent la fatale pénétration de lire dans son cœur, qu'il pensoit en Huguenot quoiqu'il agît en Catholique. Ce Prince, dont la mémoire sera toujours précieuse à tous les Ages, fut la victime du zele furieux du Dieu du Pais. Ce Prince, né pour le bonheur des Humains, fut retranché de ce monde dans le tems que ses Peuples commençoient à goûter le bien qu'il étoit capable de leur faire. Ce terrible exemple a rendu bien des gens sages à salut.

Il y a ici une multitude de gens sensés qui pensent aussi judicieusement que toi, & qui jouissent des agrémens de ce charmant Pais. Ils mourront après avoir coulé les jours les plus tranquilles & les plus heureux. Un Savant n'est ici malheureux que par sa faute. Je pousse cette proposition à son plus haut point. Un Savant même Protestant n'est ici malheureux que par sa faute. Son Dieu ne l'a point contraint à rester dans un Pais,

Pais, où son nom n'est pas agréable. Je me suis instruit de ce fait dans leurs Saints Livres. Si l'on vous persecute dans une ville, fuyez dans une autre, leur a dit ce Dieu qui aime la paix. Il a poussé cet ordre, ou ce conseil, jusqu'à un point de désintéressement, qui revolte le cœur Humain. Jamais il n'y a eu de Dieu qui fût si ennemi de la dispute. Si l'on vous conteste votre tunique, dit-il, donnez aussi votre manteau. Mais personne n'a encore pris cela au pied de la lettre. Je ne sai si c'étoit là absolument son intention. Je te dirai seulement en passant, qu'on l'interprete comme l'on veut; & de là viennent les disputes éternelles de tant de braves gens, dont les paroles & les actions, à cela près, les auroient fait passer pour des Demi-Dieux, chez les anciens Peuples de l'Europe & de l'Asie.

Tu pourrois parcourir la terre & les mers, sans trouver un Peuple qui aimât tant son Roi, & un Roi qui

ai-

aimât tant son Peuple. On les voit pourtant souvent brouillés ensemble, mais ces querelles relevent l'éclat de la gloire de cette Nation. Le principe en est noble, il n'y a que la longueur de trop. Le Roi veut faire le bonheur parfait de son Peuple, le Peuple veut faire le bonheur de son Roi: voilà toute la querelle. Le Roi n'a d'intention que de prévenir les dissensions qui peuvent altérer le tranquillité de ses Peuples: & cela est si vrai, qu'il n'y a personne qui en doute, pas même ceux qui lui sont opposés. Il n'est presque occupé au-dedans, que du soin d'entretenir l'harmonie entre les deux Puissances qui sont dans son Royaume. L'une est la Puissance Séculiere ou Temporelle, l'autre est la Puissance Spirituelle ou Ecclésiastique. Ces deux Puissances, jalouses l'une de l'autre, troublent le repos du Roi, qui n'a jamais donné à l'une & à l'autre que des marques d'une affection paternelle.

Peut-

Peut-être n'y a-t'il qu'un malentendu entre elle, mais le préjugé est fort. La Puissance Temporelle instruite, par l'expérience, que la Puissance Ecclésiastique absorbe toujours l'autorité de sa rivale, pour peu qu'elle lui laisse prendre pied, tient ferme contre la bénignité du Prince, de peur qu'elle ne se laisse surprendre par les spécieux prétextes que celle-ci a coutume d'employer pour surprendre la bonté des plus grands Rois. Les exemples que fournit l'Histoire des siècles passés, font craindre pour de si terribles événemens. Voilà le seul point capable de porter le Parlement à résister à son Roi. Cet Illustre Corps supplie son Roi d'examiner l'état de la question, & de faire sentir tout le poids de son indignation, à celle de ces deux Puissances qui attente aux droits & prérogatives du Souverain.

Je n'entrerai point avec toi, Cher KAROKAJO, dans un détail qui exigeroit que je fusse mieux instruit de

tou

toutes les contestations qui se sont élevées sur ce sujet, je voudrois que tu fusses à portée de voir ces choses de tes propres yeux. C'est un spectacle digne de l'attention d'un homme judicieux. Tout ce qu'il y a de gens sensés, tant ici que chez les Peuples voisins, ont les yeux attachés à ce rôle que la Discorde joue en France, & qui est bien plus de conséquence que le Public ne se l'imagine.

S'il est vrai qu'il s'agisse dans cette querelle de la Prérogative Royale, & des Libertés de l'Eglise du País, l'affaire est de la dernière conséquence. Quelle mortification ne seroit-ce pas pour une Nation aussi jalouse du point d'honneur que les François, de voir leur Roi soumis au caprice d'un Prêtre, & de le voir, comme un HENRI V, Empereur, humilié aux pieds d'un Pontife, & recevoir publiquement des coups de bâton, ou de le voir réduit au triste sort d'un JEAN SANS-TERRE en *Albion*? Il faut qu'on dégui-

déguise au Public l'état de la question, ou que les François soient bien dégénérés. Il ne convient pas à un Sauvage tout nouvellement débarqué, de prononcer sur cet article. Tout ce que je puis croire de cette querelle bruyante, c'est qu'il s'y agira de quelques termes nouveaux qui choquent l'oreille des François, ou que cette Nation se défie du jeu de mots des Italiens. A entendre parler le Sénat, & les *Jansenistes* de ce Pais, la chose est claire, le péril est grand, ils ont sonné le tocsin. Les Parlemens ont arboré leur pavillon contre les bannieres du Pape, ils ont fait brûler par main de Bourreau des Ordonnances signées de celle du Pontife, & on fait le même traitement à quelques Brochures de même étoffe.

La Cour a desapprouvé la conduite de ses Gens de Justice, sans pouvoir s'en faire obéir entierement. Les Parlemens prétendent lui donner des marques de fidelité en lui désobéissant.

Tu ne pourrois croire, Cher KARO-KAJO, que leur procédé pût être juste & raisonnable, si je ne te l'expliquois plus clairement : il n'en faudroit pas davantage pour révolter un Sauvage, s'il n'étoit pas instruit des Maximes du Gouvernement de ce Pais. Le Roi est Souverain, & Maître absolu dans son Royaume, personne ne lui dispute cette prérogative. Ses Sujets veulent qu'il soit maître, & absolu réellement, & qu'il ne dépende d'aucune Puissance de la Terre, voilà pourquoi ils lui résistent aujourd'hui. Ils prétendent que la Cour de Rome ne s'est élevée que par ses artifices, & qu'elle en emploie aujourd'hui de si cachés & de si détournés, que Sa Majesté, toute sage qu'elle est, ne s'en apperçoit pas. Ils disent qu'elle a le cœur trop bon & trop pur, pour s'imaginer qu'il puisse y avoir quelque chose de mauvais dans celui du Saint Pere; mais que les noms font rien aux choses, & qu'on a vu des Sectaires porter le nom de *Juste*. Ces Mes-

sieurs n'épargnent pas le Saint Pere.

Voilà les causes de leur désobéissance. Causes nobles s'il en fut jamais ! Auroit-on pu blâmer les *Athéniens*, s'ils eussent retenu leur Roi **CODRUS**, lorsque, par un principe de Religion, il voulut s'exposer à périr pour sauver son Peuple ? Diroit-on que ce Roi n'aimoit pas son Peuple, ou que ce Peuple n'aimoit pas son Roi ? Jamais il n'y a eu d'amour plus sincere & plus reciproque. Voilà l'image de cet amour pur & vif, que le Roi de France a pour ses Sujets, & celui que ses Sujets ont pour lui. Y a-t'il eu personne sur la terre, qui se soit avisé de blâmer les François, d'avoir ôté à leur Roi **FRANÇOIS L.** la liberté de passer en Espagne, pour se rendre captif de **CHARLES V.** ?

Ce Roi, le plus zélé observateur de sa parole avoit promis à **CHARLES V.** de retourner en captivité à Madrid, au cas qu'il ne pût satisfaire aux engagements qu'ils avoient contractés
ensem-

DEPAYSE. *Lettre XXVI.* 163
ensemble. CHARLES avoit abusé de la
bonne foi de FRANÇOIS, & ce der-
nier veut tenir sa parole à son dam.
Ses Peuples s'y opposent. Dis-moi,
font-ils criminels? Voilà l'état de la
querelle d'aujourd'hui, il n'y a que
les mots de changés: au lieu de CHAR-
LES, mettez PAPE, disent les Gens
de Robe? Le préjugé est fort, sur-
tout si ce que les Opposans disent est
bien vrai. Ils disent, que le Roi de
glorieuse mémoire, sous le Regne
duquel ces troubles ont commencé,
étant alors à l'article de la mort, dit
au Pere *le Tellier*, qui lui recomman-
doit la *Constitution*, & le prioit, en
presence de deux Cardinaux, de don-
ner sur cela ses ordres. Vous savez
bien, dit ce grand Roi, que jamais
je n'ai entendu cette affaire, que je
m'y suis conduit par vos avis? Il y
joignit qu'il s'en remettoit à leurs
conscience, & qu'ils en répondroient
devant Dieu. Tous trois lui répondi-
rent, qu'ils seroient volontiers ses
cautions. Ce trait seul, s'il est aussi

yrai qu'on le publie, suffiroit pour prouver que ceux qui ont l'oreille du Roi, ne sont pas ceux qui sont les mieux intentionnés pour lui.

Si ces trois Cautions eussent eu affaire aux Rois du Mexique, on les auroit dépêchés pour aller répondre personnellement de leur garantie. Mais il n'en est pas ainsi du Confesseur d'un Monarque, ou d'un Particulier de l'Europe : il ne va jamais se présenter, que lorsque le procès est jugé définitivement, & qu'on n'a plus besoin de sa garantie. Il n'y en a pas un seul qui voulût s'exposer à aller répondre au Tribunal de la Divinité, au moment que le jugement se doit rendre. Un Prêtre ne se rend jamais caution, que lorsqu'il est assuré de n'être point obligé de payer : sans cela ils ne voudroient jamais répondre pour personne. On en voit très-peu qui veuillent répondre pour une petite somme d'argent, que leur Parent ou leur Ami auroit empruntée d'un Usurier. La chose est de conséquence
alors

alors , ce n'est plus une bagatelle ,
 comme de répondre corps pour corps
 & ame pour ame , comme ils le font
 au Tribunal de Pénitence. La diffé-
 rence est grande , je tâcherai de te la
 faire appercevoir. Selon le systême de
 la Religion du Pais , le jugement qui
 se fait au moment du trépas , n'est
 point sursis pour faire intervenir en
 cause le Garant , & le rendre respon-
 sable pour celui dont il s'est déclaré
 caution ; & delà on conclud qu'il n'y
 a point de meilleure garantie que cel-
 le que fait un Prêtre , parce qu'il ne
 risque rien. Dans les Tribunaux de
 l'Ordinaire , la Caution est obligée
 de payer , si celui pour qui il s'est ren-
 du garant , est insolvable , ou ne veut
 pas payer. S'il en étoit de même au
 Tribunal de la Justice Divine , le ris-
 que seroit grand pour les Prêtres qui
 se rendent si témérairement caution
 pour ceux qu'ils dirigent. Porte-toi
 bien , Cher KAROKAJO , & sois assu-
 ré que devant Dieu , chacun est obli-
 gé de répondre pour soi.

L E T :

LETTRES
 D'UN
 SAUVAGE DE PAYSÉ
 A
 SON CORRESPONDANT
 EN
 AMERIQUE.

LETTRE XXVII.

ZAKARA à KAROKAJO.

ON voit ici des choses extraordinaires. Ce ne sont pas les Ecclesiastiques qui ont seuls le privilege d'apprendre aux autres ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Un Sauvage est un bon animal. Ne te met pas en colère si je te le dis. Je veux bien, si tu le

le veux , faire une exception pour toi seul : car je t'aime , & je ne veux point te choquer : mais tu fais que tu m'as fait promettre de te dire librement ce que je pense des Maximes Européennes , & des nôtres. Il y a bien loin des unes aux autres , il y a cependant du ridicule partout.

Le Bon-Sens nous a appris bien des choses , mais si nous n'en savons pas davantage , c'est bien notre faute. La Raison Civilisée avoit trouvé un moyen assuré pour damner le pion à la nôtre. Elle alloit triompher , si elle n'eût appris à ses Dévots l'art de tirer des conséquences extraordinaires. Elle avoit trouvé le secret de répandre partout la science & l'érudition : & afin que tous ses Sujets fussent des érudits , elle voulut qu'on vendît le savoir à grand marché.

Si notre Raison Sauvage avoit sçu cela , elle auroit tremblé. Envain auroit-on voulu la rassurer , elle auroit toujours cru sa défaite certaine. Com-
ment

ment auroit-elle pu s'imaginer que dans des Pais où la science est si répandue , comment , dis-je , auroit-elle pu s'imaginer qu'on y trouveroit tant d'Ignorans ? Cette verité auroit été plus incompréhensible pour elle , que la possibilité de la Quadrature du cercle pour un Mathématicien , la Transubstantiation pour un Catholique , ou la Résurrection des Morts pour un Médecin.

Réellement, Cher KAROKAJO, lorsque la Raison Civilisée forma le dessein de bannir l'ignorance , elle s'y prit d'une maniere qui sembloit être tout ce qu'il falloit pour réussir. Mais qui peut compter sur le succès d'un dessein sagement imaginé , si ce sont les Hommes qui doivent l'exécuter ? Je crois que la Raison Civilisée merite à cet égard des éloges , tu pourras en juger toi-même. Voici comme elle s'y prit. Les moyens dont on se sert aujourd'hui pour instruire les Hommes , sont ridicules , dit-elle

un jour dans un petit grenier d'Harlem, où elle s'occupoit à déchiffrer quelques Copies d'un ancien Livre, sans pouvoir en venir à bout. Ces moyens sont ridicules, on fait mille Copies d'un Manuscrit, & les Anes de Copistes qui ne savent pas bien lire, s'avisent de dessiner au naturel les mots qu'ils ne peuvent pas déchiffrer. Ils croient que c'est assez pour des Lecteurs qui sont quelquefois plus ignorans qu'eux, cela est ridicule à l'extrême. Allons vite ! qu'on chasse ces gens-là. Ils sont cause que mes Peuples sont ignorans, & indignes de mon empire. Le crime est grand, c'est un crime de Lèze Majesté au premier chef. Il ternit la gloire de mon trône. Qu'on les punisse. Allons vite ! qu'on les fasse mourir de faim.

Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Elle appelle les Imprimeurs vilains crasseux pour la plupart, jusques là qu'une Sultane ne voudroit pas les toucher du bout du doigt, quand même elle les croi-

croiroit aussi vigoureux qu'un HERCULE, c'est pourtant beaucoup dire, La Raison Civilisée avoit trop d'esprit pour ne pas sentir que le Public pourroit se dégoûter d'une drogue aprêtée & débitée par des mains si malpropres. Ce n'est pas qu'elle ignorât que les plus délicats boivent avec plaisir un vin pressé par les pieds puans d'un Vendangeur, & qu'ils se contentent de savoir qu'il est bon sans s'amuser à faire d'autre enquête : elle savoit bien qu'on mange le pain d'un Boulanger, sans s'informer s'il s'est lavé avant de le pétrir.

Mais afin d'ôter tout prétexte de répugnance pour l'article en question, elle eut recours à un tour extraordinaire, qui lui avoit déjà réussi. Une Fille dont la beauté fait du bruit, est un trésor inestimable pour les Marchands de Galanterie qui ont leur boutique dans la galerie du Palais. Cette Belle débite plus de colifichets dans un jour, qu'une vieille Grand

Mere

Mere n'en débiteroit dans toute une année. Voilà pourquoi elle voulut qu'on mît de belles Femmes dans les boutiques des Libraires de Paris, & qu'elle fit défense à ces Messieurs de trouver à redire à leur coquetterie. Jamais il n'y eut rien de mieux imaginé, pour favoriser le débit de la science.

On la vendoit alors en gros & en détail. Mais l'avarice & l'orgueil des Libraires faillirent à faire évanouir ces beaux projets. Ils mépriserent les Auteurs qui sont les Ouvriers qui fabriquent la Science. Ils voulurent avoir leurs travaux au plus bas prix, & les vendre bien cher au Particulier. Leur avidité décrédita cette bonne drogue. Elle n'est pas si utile à la vie, qu'on ne puisse s'en passer sans courir risque d'accourcir ses jours. On fait que l'Ignorant vit autant que le Savant. Bien des gens prirent le parti de se passer des Livres qu'on tenoit à un si haut prix, & cela se pratique

tique encore aujourd'hui. Voilà pour-
 quoi la Raison du pais a voulu qu'on
 en fît de toutes sortes d'especes, &
 qu'on les proportionnât aux facultés
 du Pauvre & du Riche.

Mais malgré tous ces beaux Regle-
 mens, on alloit voir avorter tous ces
 projets, si la raison ne se fût avisée
 de faire comparoître les Libraires à
 son tribunal. C'est là qu'elle leur dit
 d'un ton majestueux : Je vous prends
 pour être mes *Courtiers Evangeliques*.
 Ne soyez point orgueilleux de cette
 qualité, je ne vous mets point au ni-
 veau des Gens d'Eglise, quoique vous
 leur ressembliez en quelque chose :
 apprenez ce qu'emporte le titre que je
 vous donne. *Courtier Evangelique* ne
 signifie autre chose que porteur de
 bonnes nouvelles, & ce sera vous
 qui les porterez. Je vous confie les lu-
 mières des savans, & de ceux qui ne
 le sont pas. Je ne veux point vous
 contraindre. Je vous fais maîtres des
 Livres saints ! comme des Livres pro-
 phanes,

phanes, sensés & ridicules. Vendez-les en gros & en détail. Mais gardez-vous bien d'imiter ces Misérables, qui font de grosses provisions de Bled dans leurs greniers, & qui se rendent exécration aux yeux du genre humain, parce qu'ils ne veulent pas en faire part aux autres.

Prenez, Messieurs les Libraires, prenez une conduite tout opposée : c'est assez pour vous de savoir le titre d'un Livre, il faut que vous laissiez aux Curieux le soin de savoir ce qu'il contient. Gardez-vous bien d'imiter deux ou trois Fous qui sont à Paris, vous savez de qui je veux parler. On se moque d'eux, parce qu'ils sont trop savans pour des Libraires. Voyez comme on traite les Libraires qui se distinguent dans la République des Lettres. *Maitre Henri* n'a-t'il pas été mis tout du long dans l'*Almanac du Diable* ? Savez-vous le crime qu'il avoit commis ? Il s'étoit rendu habile, il étoit savant, & cela ne convient point à un Libraire. Q Gar-

Gardez-vous donc bien de l'imiter, & un petit nombre d'autres que je connois. Quelle folie pour des Libraires ! de s'imaginer qu'on doit n'avoir que de bons Livres dans sa boutique. Mais j'oubliois à vous recommander une chose, cela rendra ma harangue plus longue, & elle en sera plus à la mode. Attachez-vous à vous concilier la bienveillance des Avocats, & des Gens d'Eglise, sur-tout de ceux qui sont d'un esprit turbulent, voilà des gens que vous devez ménager. Ces Messieurs vous feront vivre, mais ce ne sera pas à leurs dépens, ne soyez pas assez fous pour vous l'imaginer : ils vous laisseroient plutôt mourir de faim que de vous donner un sou. Voici comment ils s'y prendront. La fureur de se signaler par des disputes les animera les uns contre les autres, ils prendront plaisir à se dire des injures, ils écriront à tors & à travers, vous imprimerez, & le Public en fera les frais.

Ce sont là les instructions que la Raison Civilisée donna aux Libraires pour mettre la Science en credit ; & depuis ce tems-là on en fit des Magasins publics & particuliers , en différens endroits de la terre. On ne suit plus la pratique bizarre des Anciens , qui se minoient le corps & l'ame pour faire un petit magasin , qu'ils emportoient par-tout où ils alloient. La Pratique aujourd'hui est bien différente. On peut se faire un assortiment de Savoir & d'Erudition qui est bien plus considérable que celui que les Sages de la Grece avoient dans leur cervelle. On le fait sans se donner beaucoup de peine : & si l'on est riche , on peut être possesseur de toute la science des Savans , sans se donner d'autre peine que celle d'ordonner à un Intendant de l'acheter chez un Libraire. Tout cela veut dire , Cher KAROKAJO , qu'on peut être ignorant ; & ignorantissime , & être possesseur de toutes les Sciences.

Ne va pas t'imaginer pour cela, qu'il n'y ait que les Riches qui puissent faire de grosses provisions de Science, qu'ils tiennent renfermée dans un Cabinet ou dans une Bibliothèque, c'est chez les Gueux qu'on voit les plus belles. Il y a ici une troupe de Mandians, qu'on respecte parce qu'ils sont méprisables, & qu'ils ne servent à rien; ou s'ils sont bons à quelque chose, c'est à faire porter aux Idiots la peine de leur crédulité. Il y a des gens qui veulent être trompés. Hé bien ce sont ces gens-là que les Moines attrapent, y a-t'il là tant de mal? Il est vrai que le nombre en diminue tous les jours, aussi ne voit-on plus ces riches Mandians élever de superbes Edifices, comme ils faisoient autrefois. Ce n'est pas leur faute, disent-ils, c'est qu'ils ne trouvent plus de grues.

Je voudrois pour le bien de ces Peuples-ci, qu'ils n'en trouvaient point-du-tout, & que tous les Peuple

ple.

ples de l'Ancien Monde fussent aussi sages que les Anglois. Cette Nation a fait rendre gorge aux Moines & aux autres Ecclésiastiques, qui s'étoient appropriés les biens des Bigots. Les trésors que possédoient ces vénérables Fainéans, sont répandus dans le Corps de la Nation, & n'ont pas peu contribué à la faire fleurir. C'est là qu'on voit mettre à profit ces riches trésors de la Science. On voit par-ci par-là quelques riches Particuliers qui imitent les riches d'Albion. Mais la plus grande partie de ceux qui sont dans le goût d'avoir des Bibliothèques, imitent les Moines dans ce point seul, c'est qu'ils ne se servent point de la science des Savans qu'ils ont amassée à grands frais. Il y a réellement autant de ridicule dans la manie d'un Homme qui fait un amas de Livres sans s'en servir, qu'il y en auroit dans celle d'un riche Eunuque, qui n'épargneroit rien pour se faire un beau Sérail. Si tu rendois visite à un de ces Posses-

seurs de Science dont je te parle, il te diroit: Voilà les Ouvrages d'un tel, voilà les Pensées d'un autre, ici est la Philosophie du Docteur des Rois de Macedoine; j'ai eu soin de mettre là le Savoir des Sages de la Grèce: Rien ne me manque: j'ai recueilli tous les Ouvrages des Savans, j'ai tout jusqu'à leurs Pièces fugitives. C'est ici où vous voyez d'un coup d'œil tout le Savoir des Anciens & modernes.

Le Possesseur de la Science des Savans n'a réellement en propre que l'ignorance, c'est là ce qu'il emporte par-tout avec lui. S'il sort de sa maison, il laisse toute sa science dans son cabinet: & si les Voleurs venoient à faire rafe dans sa Bibliothèque, il se trouveroit aussi vuide de science, que celui qui n'en a jamais fait provision. Tu vois, Cher KAROKAJO, que le beau secret que la Raison de ce Pais a inventé, n'a pas tout le succès qu'on en devoit esperer. Mais ce n'est pas

la faute, & les sentimens sont fort partagés là-dessus. Les uns tiennent pour l'affirmative, & les autres pour la négative. Si un Maître ne rend pas son Disciple savant, c'est la faute de l'Ecolier disent les Docteurs, *Asinatio sapè fricat scholasticos*. A cela les Disciples répondent, *sapè quoque magistros* Porte-toi bien, Cher KARO-KAJO, & sois assuré qu'il faut être fou pour amasser des trésors dont on ne fait point d'usage.

F I N.



EEF

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DE PAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMÉRIQUE.

LETTRE XXVIII.

ZAKARA A KAROKAJO.

ON dit ici que toutes les Ames
sont égales, mais je n'en crois
rien. C'est dans les cérémonies de la
Religion de ce Pais, qu'on peut s'as-
surer que les Peuples de l'Ancien
Monde croient tout le contraire. Si
un Riche laisse de quoi intéresser les
Prê-

Prêtres à prier pour lui après sa mort, on regarde son ame comme un être d'importance, tandis qu'on ne fait nul cas de celle d'un Pauvre qui ne laisse rien. Un Prêtre croit lui faire une belle grace s'il lui chante un *Libera*, encore n'est-ce pas sur le haut ton. Il n'en est pas de-même chez les Sauvages, on n'y distingue les Hommes que par leurs vices & par leurs vertus. Si un Honnête-Homme meurt, sa famille cherche à le faire vivre après sa mort; on conserve chèrement son corps après l'avoir embaumé, & on le met dans le principal endroit de la Cabane. Mais il n'en est pas ainsi dans ce País: on expose les corps à la corruption: tout ce qu'on cherche à conserver, c'est l'ame d'un Riche, qui ne s'est souvent signalé que par des injustices.

Qu'il y a de difference entre les funérailles d'un Pauvre, & celles d'un Riche! j'ai assisté aux unes & aux autres. Mais on fait à leurs corps & à leurs

leurs ames , des honneurs bien differens. On observe à cet égard la même distinction qu'on observe entre un Pauvre & un Riche durant leur vie. J'ai vu enterrer un Mort de qualité , c'est *Lucius* qui m'a mené à cette pompe funebre , & j'ai eu bien de la peine à l'y résoudre. Les Dévots n'aiment pas la compagnie d'un Sauvage , lorsqu'ils vont à l'Eglise , & aux autres exercices de leur Religion. Je ne saurois les blâmer. Car pour ne te le pas dissimuler , Cher *KAROKAJO* , il n'y a rien de plus ridicule que la figure d'un Sauvage dans les Assemblées des Dévots superstitieux , je le sens à present plus que jamais. Nous risquons beaucoup en y allant seuls , & nous pouvons mettre en peine les Amis qui nous y conduisent.

Je ne veux pas vous refuser , me dit *Lucius* , mais je veux faire quelques conditions avec vous. Tout ce qu'il vous plaira ; lui dis-je. Voici ce qu'il

qu'il exigea de moi. Vous ferez, me dit-il, tout ce que vous me verrez faire. Nous fumés bien-tôt d'accord, bien ou mal je l'ai fait: la curiosité ne permet pas toujours d'examiner jusqu'ou l'on doit être scrupuleux. Je ne m'amuserai point à te dire toutes les leçons qu'il me fit. Il me rappella les petites aventures qui me sont arrivées à cette occasion. Il m'en raconta quelques autres, capables de rendre un Sauvage circonspect.

Tu sais qu'il y a des Peuples en Amérique, dont nous ne connoissons les Cérémonies Funebres que par tradition. Ils croient que les Etrangers qui se trouvent aux Obseques d'un Grand, sont des Esclaves nouveaux, que le Génie Tutélaire du País y a conduit pour en honorer la pompe. On ne leur fait point de quartier: on les sacrifie, & on les enterre ensuite au pied du Mort de qualité, pour qu'ils puissent le servir dans l'Autre Monde.

On ne fait point ici ces sortes de fr-
cri-

crifices , j'avois eu la précaution de m'en informer avant d'assister aux Funérailles de l'illustre Mort dont je te parle. Ce n'est pas en Europe qu'on immole le sang humain dans de telles circonstances. Les yeux de ces Peuples ne sont pas faits pour des scènes si tragiques , mais ils ont pourtant une manie bien bizarre. Ils s'en prennent à leur Dieu , & le sacrifient invisiblement cent fois par heure sur cent Autels differens. Un Prêtre fait cela dévotement pour une piece de dix sols. Voilà un Dieu sacrifié pour une bagatelle , & quelquefois pour l'honneur & la gloire d'un Scélerat trépassé.

J'ai trouvé cela si extraordinaire , que je me suis risqué à demander si ce Dieu faisoit cela de son bon gré , ou s'il y étoit forcé. On m'a dit qu'il s'étoit habitué à cela , & je crois que ce jeu lui plaît. Ses Dévots disent qu'il y prend plaisir , je ne saurois en douter : car il est constant que si cela ne
lui

lui plaisoit pas, il n'auroit qu'à n'y pas venir, & faire la sourde oreille quand les Prêtres lui diroient de descendre : il est sur qu'ils n'iroient point le chercher.

Voilà un de ces Points capiteux qui enflamment la haine des Catholiques & des Huguenots. Ceux-ci blâment la conduite des premiers : mais ils ont tort, & je ne saurois m'empêcher de les blâmer à cet égard. Bien, Cher KAROKAJO, je suis en colere contre ces gens-là. Si je me mêlois de disputer avec eux, je pourrois facilement les convaincre. *Volenti non fit injuria*, diront-ils que ce n'est pas là un Axiome de Droit bien appliqué ? Souffre-t'il quelque contradiction ? J'ai presque envie de leur dire. Messieurs, laissez les Prêtres Catholiques en repos, leur procedé n'est pas si ridicule que vous le faites. P a-t'il du mal de faire à son Dieu ce qu'il veut qu'on lui fasse ? Mais je n'aime point à disputer. D'ailleurs on pourroit me

R dire

dire, que la sottise des *Amalecites* ne fut pas si grande, lorsqu'ils refusèrent de tuer *Saül*, & d'obéir au commandement de ce Roi, dans le tems de sa frénésie & de sa fureur. Il n'y a rien de plus dangereux que de disputer avec un Huguenot, il ne se presente jamais dans le champ de bataille sans être armé de pied en cap, & prêt à parer les coups qui lui sont portés en *Barbara*. Il a des instrumens de guerre qu'on appelle des *Argumens cornus*, qui sont aussi terribles que les *Beliers* de *JULES-CESAR*.

Revenons à notre Enterrement, je ne sai comment j'ai pu le perdre de vue. Une foule de Prêtres & de Dévots vint querir le Mort, On portoit devant lui plusieurs Croix, qui sont les Armoiries du Dieu du Pais. Il y a un eccide particulier: c'est que les Croix, les Chandeliers; & les Chandelles, & tout le reste de l'attirail, est plus ou moins somptueux, à proportion des sommes que le Défunt laisse aux

Gens

Gens d'Eglise ; & les prieres sont plus ferventes & plus nombreuses, si les Legs sont plus considérables.

La pompe de celui-ci étoit magnifique , si on le peut dire d'une pompe lugubre. Cet illustre Mort fut porté dans le Temple du Dieu du País. C'est là où pourrissent les Riches , qui à proportion de leurs trésors doivent être rongés par les vers ou par les rats , qui ont leurs retraites plus ou moins loin de l'Autel.

Les Prêtres & les Moines entonnoient des himnes & des cantiques dans une Langue que le Peuple n'entend point , mais leur Dieu l'entend bien , & cela suffit. On fit à cet illustre Mort des honneurs qu'il ne fentoit pas. Je t'avouerai que je trouvai cela impertinent : parce qu'en Amérique nous trouvons très-ridicule de faire des honneurs à des sujets qui en sont indignes , ou qui y sont insensibles. On l'arrosa d'Eau-Beniste , qui ne passoit point le drap qui couvroit le cer-

cueil. Mais l'intention qui fait tout à l'Eglise, la faisoit bien passer au-delà. Pas un Malin Esprit n'aproche de ce corps, du moins je n'en vis pas; mais ils ne se fourrent pas dans les endroits où l'on n'épargne pas l'Eau-Beniste. L'Ame du trépassé n'étoit point presente, mais cela ne faisoit rien à l'affaire, on faisoit à bon compte comme si elle y eût été. On mit le corps en terre, en disant, que les Anges, Saints, &c. te conduisent en Paradis, & que les Principaux de la Cour Céleste te reçoivent à ton arrivée.

Tout cela veut dire, Pauvre Corps va vite pourrir en terre, où nous te logeons; & toi, Pauvre Ame, qui n'y vas pas, & qui ne saurois avoir l'oreille assez fine pour nous entendre, obéis-nous, & va seulement en Paradis. Nous savons que tu dois y être déjà, si tu devois y aller. Et si tu y est, tu y resteras, parceque l'arrêt prononcé est irrevocable. Va seulement, & si nos prieres ne te sont pas
uti-

utiles, elles ne seront pas perdues, nous en trouverons bien le fruit dans notre cuisine. Voilà une paraphrase qui ne plairait pas à tout le monde, parce qu'elle est trop claire, mais elle est bonne pour toi qui aimes ce qui est clair.

Je n'entretiendrais point avec toi dans le détail des autres cérémonies, ce ne sont que des bagatelles qui ne méritent pas qu'on se donne la peine d'en parler: il n'y a qu'un Huguenot qui puisse perdre son temps à les censurer. Il me suffira de te dire, que les offrandes se faisoient en argent monnoyé. Cela est raisonnable, on sait que c'est là la meilleure drogue qu'il y ait. Tu n'iras pas te mettre dans l'esprit, que c'étoit pour le Dieu du Pais qu'on les faisoit. Un Sauvage sait bien qu'un Dieu qui auroit besoin de l'or & de l'argent de ses Dévots, seroit bientôt décrédité. On aime à demander aux Dieux, & on ne fait aucun compte de ceux qui veulent qu'on leur donne.

R 3. L'Or

L'Or, l'Argent, & les Presens qui se font à l'Offertoire, sont pour le Prêtre, qui, par un droit légitime & incontestable, doit vivre de l'Autel. C'est là un fond riche, noble, & qu'on fait bien faire valoir. Je sortis du Temple avec la foule: car on en sort péle-mêle, sans observer rien de ce qui s'observoit lorsqu'on y entroit. J'étois tout occupé de ce que j'avois vu, lorsque *Lucius* me dit. Que pensez-vous de ces cérémonies? elles sont bien différentes de vos cérémonies de l'Amérique. Vous voyez, me dit-il, que chacun y assiste volontairement. Les parens & les amis du Défunt n'y répandent que des larmes que la tendresse leur arrache. Le Chant des Prêtres n'est point interrompu par les hurlemens de ces malheureux, que vos Sacrificateurs sont prêts à égorger sur le tombeau du Noble. On ne voit point pâlir ici les Assistans à l'ouverture du Testament du Trépassé, qui contient l'arrêt de mort de ses plus

fidel-

DEPAYSE'. *Lettre XXVII.* 191
fidelles serviteurs & amis. On ne voit
point ces malheureuses Victimes re-
cevoir pour recompense de leurs ser-
vices, les châtimens que méritent le
crime & l'injustice.

Je n'ai jamais vu *Lucius* si disert, il
auroit pu confondre tous les Prédi-
cateurs du Mexique, dont les senti-
mens & les pratiques sont abomina-
bles. Il est zélé pour les maximes de
sa Religion, mais je ne lui conseille-
rois pas d'aller faire le Missionnaire
chez ces Barbares. Voyez, me dit-il,
la difference qu'il y a de cette pompe
à celles que vous avez en Amérique.
On ne sacrifie point ici le sang hu-
main. Nous n'insultons point à la
memoire du Trépassé. Nous prions
pour lui. Nous empêchons les Dé-
mons d'approcher de son corps, en
l'aspergeant avec de l'Eau-Benite.
Nous ne l'enfovelissons point dans les
Pais d'un *Ometochtli*. S'il a trop aimé
le Vin, s'il a été passionné pour les
Femmes, ou pour la profession des
Armes,

Armes , on ne l'enterre point avec l'attirail d'un *Tlaxolenti* , ou d'un *Xitztopucheli* , pour que ces trois Dieux , plus méchans que trois Diab-les , ne cessent de les tourmenter éternellement.

Je vous avoue , dis-je à *Lucius* , que vos cérémonies funébres ne sont pas souillées par l'effusion du sang humain : mais croyez-vous qu'elles soient plus saintes que celles du Mexi-que , que je condamne avec vous ? Que pourriez-vous répondre à un de ces Barbares , s'il vous disoit ? Où trouvez-vous plus de cruauté , ou à répandre le sang humain dans une cé-rémonie , ou à s'abreuver du sang de la Divinité , comme font vos Prêtres qui le boivent à longs traits ? L'un & l'autre me paroît abominable. Voilà , Cher *KANOKAJO* , ce que je dis à *Lu-cius* , & il ne veut plus me voir. Je vai prendre une bonne résolution , je ne parlerai plus de Religion aux Gens Civilisés.

DEPAYSE'. *Lettre XXVIII.* 193

Ces gens-là nous prennent pour des Athées, ou pour des Foux, ils ont eux-mêmes la cervelle renversée. Ils s'imaginent que cette belle invention de leur Raison Civilisée leur fait beaucoup d'honneur, mais ils se trompent comme des lourdauds. Je suis sûr que toi & nos frères les Sauvages qui suivent les Lumières Naturelles, & quelques Sages qu'on trouve ici répandus par-ci par-là, je suis assuré que cette bonne troupe prend ces Zèles pour des gens plus cruels que des Anthropophages. Si l'on jugeoit d'un Corps de Nation par quelques Pratiques Superstitieuses, comme celles dont je te parle, on ne voudroit pas mettre le pied dans ce pays.

Tu es trop sage, Cher KAROKA-
JO, pour condamner toutes les Maxi-
mes d'une Nation, parce qu'en fait
de Religion elle a des Pratiques ridi-
cules. Il faut laisser au tems le soin de
les détruire. C'est lui qui a détruit
l'Empire du Dieu *Celans*, parce qu'il
eust

194 LETTRES D'UN SAUVAGE
eut la bêtise de se laisser mutiler d'un
coup de faux. Il n'y a pas ici un seul
Dévot, qui ne méprise tous les Dieux
des Grecs & des Latins : & si tu leur
demandes pourquoi ? ils ont la repon-
se toute prête. Ils disent fort sensément
que c'est parce que ces Divinités firent
de grosses sottises, & qu'un Dieu n'en
doit point faire. Pour moi je n'en trou-
ve point de plus grande, que de se lais-
ser manger lorsqu'on peut l'empê-
cher. Ce Raisonnement est fondé sur
un Axiôme du país, qui dit, *Celui
qui se fait brebis, le loup le mange.* Si
cet Axiôme vient à mettre le pied
dans les Ecoles de Théologie, quel
remue-ménage ne fera-t'il pas ? Por-
te-toi bien, Cher KAROKAJO, &
n'offre jamais ton encens qu'à ce Dieu
sage & éternel, dont la sagesse & la
puissance éclatent si magnifiquement
dans l'ordre & la construction de l'U-
nivers.

F I N

LET-

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXIX.

ZAKARA à KAROKAJO.

LA Raison Civilisée rend ses Dévots plus clairvoyans que des Argus. Son flambeau a dissipé les épaisses ténèbres, que n'avoient pu percer les lumières des plus grands Philosophes de l'Antiquité. Elle va bien plus loin encore. Elle redresse les abus de ces
Homa-

Hommes qui avoient puisé leurs connoissances dans le sein de la Divinité : mais elle le fait avec tant d'adresse , que la Religion même ne sauroit blâmer la maniere polie dont elle s'y prend pour lui donner un démenti. Le tour est extraordinaire , il n'étoit réservé que pour la brillante sagesse de la Raison Civilisée. Tu n'en ferois sentir toute la finesse , toi qui n'est qu'un rustre , qui n'as jamais rien vu que ce que la Raison Sauvage de l'Amérique t'a enseigné.

Le Soleil avoit éclairé l'Univers pendant une longue suite de siècles , sans que les Hommes connussent cet Astre & ses mouvemens. On s'étoit follement imaginé qu'il rouloit d'Orient en Occident. La Religion n'avoit pu porter ses connoissances au-delà des bornes étroites prescrites à la sagesse de l'Aréopage d'Athènes. La Raison Civilisée a été plus loin , rien ne résiste à l'activité de ses recherches. Elle est enfin parvenue à savoir que

que ce n'est pas le Soleil qui tourne autour de la Terre, mais que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil. L'affaire étoit délicate. Il s'agissoit alors de faire valoir cette découverte, sans choquer la Religion, qui s'offense du moindre doute. Elle veut être crue sur sa parole, & ne peut souffrir qu'on lui raisonne. Comment oser lui dire qu'elle s'abuse, & qu'elle débite des absurdités aussi grossières que le seroient celles d'un Cuisinier, qui trancheroit du maître dans son métier, & qui feroit tourner le feu autour du rôti. C'est là, Cher KAROKAJO, une des plus sensibles comparaisons, dont ses Docteurs se servent pour mettre leur Systeme à la portée des Esprits les moins subtils.

Tout le monde savoit que la Religion avoit été enseignée par celui qui avoit fait la Terre & les Cieux, on croyoit qu'il savoit mieux que personne les regles du mouvement qui se voit dans l'Univers. Quel parti prendre? De lui aller dire: vous vous

trompez , pure & sainte Religion ; celui qui vous a instruite , se trompe lui-même , ou il a voulu vous tromper , pour que nous fussions la dupe de vos Erreurs. Ce compliment auroit été pris pour une insolence qui merite le feu , & les Apôtres de la Raison Civilisée n'auroient pas manqué d'être brûlés , pour mieux répandre au long & au large leurs lumières. Cela ne manque presque jamais à ceux qui veulent se mêler de porter le flambeau pour éclairer les Idiots , & leur faire voir les horreurs des déserts où une Religion superstitieuse les conduit au travers des obscurités dont elle les couvre.

Si on alloit en Turquie pour y dévoiler les impostures de *Mahomet* , il n'y a point de supplice cruel que ses Dévots n'inventaient pour exterminer ceux qui voudroient tirer les Turcs de leurs erreurs. La Raison de l'Asie a appris à ces Peuples barbares le secret de faire valoir ces Dogmes à coups de sabre , cette nouvelle

maniere de raisonner les mit en crédit. Les Pontifes de Rome goûterent si fort cette méthode, qu'ils abandonnerent celle du premier Fondateur du Christianisme, qui avoit ordonné à ses Disciples de n'employer que leur patience & leurs vertus, pour soutenir les Dogmes qu'il venoit de leur enseigner. Quand on n'est pas scrupuleux sur les Dogmes de pratique, on ne l'est gueres sur ceux qui sont de pure spéculation. Il y a ici une troupe d'anciens Dévots, scrupuleux observateurs des rites de leur Legislatteur, on les appelle Juifs. Ils ont des Livres Saints, qui sont tout ce qu'ils ont de commun avec les Chrétiens, mais ces gens-là sont timides. Ils n'osent contredire aux Dogmes revelés dans leurs Saints Livres, ils'aiment mieux se faire brûler vifs en Espagne & en Portugal, que de soupçonner leur Legislatteur de mauvaïse foi, & de leur avoir enseigné des choses qui ne sont pas.

La Raison Civilisée n'a point d'é-

gards pour ces gens-là , elle les méprise , aussi ne s'est-elle point mise en devoir de leur apprendre le secret de contredire à des Livres qu'on reconnoît pour infaillibles. Voici ce qu'elle a appris à ses Dévots. Les Livres Saints sont divinement inspirés par celui qui est la Vérité , & qui ne peut tromper ni être trompé. Ils disent en termes formels , que c'est le Soleil qui tourne autour de la Terre , mais que celui qui les a dictés , ne s'est exprimé ainsi que pour condescendre à l'ignorance de son Peuple. Il n'a pas voulu choquer ses préjugés. Il a dit que le Soleil tournoit , parce que ce Peuple se l'étoit imaginé. Cela veut dire en Langue Sauvage , que la Divinité a voulu éclairer son Peuple , en le livrant à ses erreurs.

Je ne saurois te le dissimuler , Cher KAROKAJO , le tour qu'a pris la Raison Civilisée ne me paroît pas si sensé qu'on se l'imagine ; car supposé qu'il y ait de la fausseté dans le système

me

DEPAYSE. *Lettre XXIX.* 201
me des Auteurs Inspirés, on pouvoit
s'y prendre tout autrement pour jus-
tifier cet abus. Il n'y avoit qu'à le re-
jetter sur le Copiste ou sur l'Impri-
meur, & mettre dans un *Errata* les
Versets qui paroissent s'opposer à la
Raison du País. Il est bien plus natu-
rel d'en remettre la faute sur des
Hommes pervers, ou sur des Co-
pistes ignorans, que sur la Divinité
qui ne peut tromper ni être trompée.
Quoi! un Dieu voudra éclairer & in-
struire son Peuple, & il lui déguisera
la verité par une lâche condescen-
dance pour ses préjugés? On auroit
beau faire & beau dire. Le tour
qu'on prend pour justifier la préten-
due fausseté que la Raison de ce País
a decouvert dans les Livres Saints
touchant le Siftême du Monde, ne
fait qu'aggraver la faute au lieu de l'ex-
cuser: car c'est rendre la Divinité
coupable de lâcheté & de mauvaise
foi, si ce n'est pas lui reprocher de
l'ignorance.

Si l'on disoit à nos Sauvages que le

meilleur moyen que les gens sensés de ce País ont trouvé pour interpréter les paroles de la Divinité, seroit de les prendre à contrepied, ils diroient tout net que les gens sensés de ce país sont des foux. Mais je me garderai bien de faire valoir nos raisons à Paris, elles y auroient le sort de celles d'un Saint *André*, ou d'un *Huguenot*. Un Sauvage ne doit pas se faire martiriser, pour rendre sages des Peuples qui ne veulent pas l'être, & qui regardent la saine raison comme le plus grand mal qui puisse arriver aux Mortels. Ne doute pas de ce que je te dis. *Boileau*, le Caton des François, a dit quelque part :

*J'approuve son courroux, car puisqu'il
faut le dire,
Souvent de tous les maux la raison est
le pire.*

Je ne veux point me mêler de décider en Philosophe sur le Siftême du Monde. Il est sûr qu'il y avoit autrefois des gens sensés, comme il y en a
aujourd-

aujourd'hui. Ils ont trouvé le vieux Siftême raisonnable , & peut-être l'est-il autant que le nouveau. Tout ce que je blâme , c'est le tour qu'a pris la Raison Civilisée pour faire valoir ses productions. Elle devoit avoir plus de respect pour des Livres qu'elle dit être Sacrés & Infaillibles. Mais peut-être croirois-tu que le Siftême nouveau a des avantages très-considérables sur l'ancien. Point du tout. L'avantage est égal de part & d'autre. Toute la difference qui s'y trouve , est dans la maniere de compter , qui ne produit que les mêmes effets. Il en est de ces deux Siftêmes , comme d'une soustraction , ou une regle d'Arithmétique faite par deux Maîtres , dont l'un s'y prendroit à l'Italienne , & l'autre à la Françoisé : ils viennent tous les deux au même point , c'est de trouver la somme en question. Un avantage si trivole étoit-il d'une assez grande importance , pour porter la Raison de ce País à contredire à un Dogme Spéculatif expressément com-

pris dans des Auteurs divinement inspirés ? Auroit-on pu avoir plus de mépris pour des Auteurs profanes ? Si j'osois parler librement aux Dévots de ce País, qui m'ont traité d'impie, parce que je me suis moqué d'une partie des Dogmes ridicules qu'ils ont substitués à la place des Dogmes raisonnables : je leur demanderois si un Sauvage ne peut pas soupçonner sa Raison de s'être trompée, comme elle le prétend des Auteurs Sacrés, qu'elle reconnoît pour infaillibles, & sujets en même-tems à l'erreur ? Si la Raison de ce País est en droit de pouvoir allier des idées incompatibles, pourquoi ne pourrions-nous pas dire que notre Raison Sauvage ne fait pas encore ce merveilleux secret ?

Il y a ici des gens sensés qui disent, que le tour extraordinaire qu'on a pris pour faire valoir le Système nouveau aura des suites auxquelles on ne s'attend point. On a cru avoir trouvé le secret de ménager la chèvre & le chou, & on a fait tout le contraire.

Qui

Qui fait s'il ne se trouvera point des gens qui diront à la Raïson de ce País? Madame, souvenez-vous que vous avez dit autrefois que le Siftême des Auteurs inspirés est faux & réjettable, parce qu'il renferme des absurdités. Le vôtre, Madame, sur tels & tels articles, en contient bien davantage & de plus manifestes, & nous le re-jettons, attendu que votre témoignage n'est pas plus infallible que celui de la Divinité.

Lorsque le Siftême nouveau fut inventé, on donna le surnom de *Sage* à un Roi qui en étoit un des plus zelés partisans. Il avoit remarqué toutes les absurdités qu'on trouve aujourd'hui dans le Siftême des Anciens, & suivant les beaux tours de la Raïson du País qui admet le Texte infallible, & le contredit tout à la fois, il dit que s'il avoit été du Conseil de Dieu lorsqu'il créa l'Univers, il lui auroit donné de bons avis pour réformer son Ouvrage. Si les Sauvages de nos Forêts eussent eu un Roi qui se fût.

fût avisé de dire la même chose, on lui auroit bien donné un autre nom que celui de *Sage*. Je ne crois pas que tu l'eusses trouvé beaucoup plus avisé que ce Païsan du même Païs, qui blâmoit l'Auteur de la Nature d'avoir attaché le gland à la branche d'un gros chêne, tandis qu'il mettoit une citrouille sur la tige d'une plante qui ne pouvoit la supporter. Ce Lourdaut en faisant ces réflexions, s'endormit au pied d'un chêne, un gland lui tomba sur le nez, la douleur le réveilla, & lui apprit à philosopher tout autrement. Que seroit devenu mon nez, si à la place du gland il y avoit eu une citrouille ? Qui fait si un pareil accident n'arrivera pas à la Raison de ce Païs ?

Je ne suis qu'un simple Sauvage moi, mais si j'avois vu faire une faute si lourde à notre Raison Sauvage, je lui aurois dit tout de grand qu'elle faisoit une sottise. Mais on ne parle pas si librement à la Raison de ce Païs, on seroit d'abord déclaré hérétique,

&

& peut-être n'en seroit-on pas quitte pour cela ? Il est pourtant sûr qu'elle n'a pas beaucoup avancé ses affaires , en rendant ses Dévots si hardis , & en leur aprenant à se révolter contre des principes respectables par leur antiquité & par leur origine , & cela sous prétexte qu'ils sont ridicules. C'étoit là la dernière chose qu'elle devoit faire. J'ai lu Catalogue de ses Dogmes , & à la réserve de quelques-uns , toute sa Doctrine ne sauroit éviter le sort malheureux du Système qu'elle vient de décrier.

Je serois prêt à les nommer , si elle vouloit mettre à l'écart ses Dragons , ses Galeres , & sa Bastille. Ces trois termes font un argument baroque , auquel un Sauvage n'est pas plus en état de résister qu'un Huguenot. Elle ne pourroit y résister elle-même , si la Raison Barbare de l'Asie venoit lui faire comme elle fit du tems de CHARLES MARTEL , je n'en dis pas davantage.

F I N.

L E T.

L E T T R E S
 D'UN
 SAUVAGE DE PAYSÉ¹
 A
 SON CORRESPONDANT
 E N
 A M E R I Q U E.

L E T T R E X X X.

ZAKARA A KAROKAJO.

J Et'ai parlé dans ma XXIV. *Lettre*,
 des prodiges & des merveilles que
 fait l'Or dans l'Ancien Monde. J'y
 conseillois à nos Sauvages de faire
 plus de cas de ce Métail, qu'ils mé-
 prisent parce qu'ils n'en connoissent
 pas la vertu. Rien n'égaleroit notre
 gloire

gloire & notre puissance, si nous faisons faire usage de ce Métail, à qui rien ne résiste. Mais ces trésors nous seront funestes, si nous n'apprenons à les faire valoir. A quoi serviroit la Foudre à JUPITER, s'il ne savoit pas s'en servir? Il y a eu ici un Mortel qui trouva le secret de faire la Poudre à canon, qui est si utile aux Guerriers pour faire ces merveilles éclatantes dont je t'ai déjà parlé. Peut-être t'est-tu imaginé qu'il y avoit de l'exageration dans le recit que je t'en ai fait. Un Sauvage pourroit-il s'imaginer qu'avec quelques petits grains de poudre, on pût venir à bout des plus grandes entreprises.

Tu fais, Cher KAROKAJO, que quand tous les Sauvages de l'Amérique réuniroient leurs forces pour renverser une montagne, ils ne pourroient y réussir: mais ne t'imagines pas qu'il en soit de même des Habitans de ce Pais. Si la mollesse les affoiblit, leur industrie les rend forts. Il ne faudroit qu'un instant à un Mi-

neur , pour faire voler en l'air cette montagne que tu aurois cru inébranlable. Le hazard avoit mis entre les mains d'un Moine Chimiste le secret de faire cette Poudre , dont les effets sont si terribles , qu'on auroit pu croire que cet ingénieux Mortel étoit un second Prométhée, qui avoit dérobé la Foudre du Dieu qu'on adoroit dans le Capitole. Mais ce trésor lui fut funeste , parce qu'il ne sçut pas s'en servir.

Le Fils de *Phæbus*, tout rayonnant de lumiere , n'eut-il pas un triste sort , parcequ'il ne sçut pas se servir du flambeau que son Pere lui avoit confié pour éclairer l'Univers ? Je pourrois te citer d'autres traits , pour te prouver que les trésors sont presque toujours funestes à ceux qui ne savent pas s'en servir. Ceux que nos Sauvages possèdent , ne peuvent que contribuer à leur perte , s'ils n'apprennent à les faire valoir.

Il y a trois ou quatre mille ans que l'Or étoit sans force & sans vertu dans cet Hémisphere : on le mépriloit dans

l'an-

l'ancien monde comme on le meprise aujourd'hui dans le Nouveau : il seroit peut-être encore sans force & sans vertu, si la Politique ne l'eût choisi pour en faire le plus précieux des Minéraux. Je sâi qu'un Politique de Grece se mit autrefois en tête de lui ôter sa vertu. Cette flétrissure a été réparée depuis par un Politique de France. Il n'y a pas fort long-tems qu'on fit réparation d'honneur à ce Roi des Minéraux. On doubla, on tripla sa valeur, & il y conserve encore un prix qui est au-dessus de celui qu'il a dans les autres Etats de l'Europe.

Quand la Politique n'auroit jamais fait autre chose, que de donner à l'Or une puissance si extraordinaire, il faut qu'elle soit un Etre de bien grande importance ; car les petites causes ne produisent pas de grands effets. Si l'on s'en rapportoit à ce qu'en disent quelques Auteurs, la Politique seroit la plus belle chose du monde. C'est là le grand Art, disent-ils, c'est

de tous les Secrets celui qui est le plus admirable. C'est elle qui change la face des Gouvernemens, ou qui les maintient. Mais tous les Hommes n'ont pas la même idée d'une chose. Ceux qui prétendent savoir ce que c'est que la Politique, l'appellent la *Science des Sages*; les autres lui donnent un nom tout opposé; chacun la représente selon l'idée qu'il s'en forme: & qui fait si elle n'est pas tout ce qu'on s'en figure?

On ne connoît pas toujours une cause, quoiqu'on connoisse ses effets; & la Politique a ceci de particulier; c'est qu'elle use de certains tours, pour qu'on puisse attribuer à d'autres principes, les effets dont elle est réellement la cause. Voilà ce qui a fait dire à quelques personnes que c'étoit le *Merveilleux secret de paroître ce qu'on n'est pas*. Un Politique est un vrai Prothée, à qui ses intérêts font prendre une forme nouvelle le matin, pour la quitter quelquefois l'après-midi; en un mot, c'est un Hom-

me qui fait cent personnages différens dans un jour.

Un Sauvage auroit bien de la peine à devenir un bon Politique. Peut-être t'imagines-tu, Cher KAROKAJO, que ce n'est qu'un Être imaginaire, qui n'a pas plus de réalité que le *Prothée* de la Fable. Tu fais que le More est toujours noir & qu'il auroit beau se laver, il ne deviendra jamais si blanc que nos belles Filles de l'Amérique. Mais il n'en est pas de même du Politique. Dans un tems il est horrible par ses vices, dans un autre il est éclatant par ses vertus. Son intérêt lui apprend à faire de si monstrueuses métamorphoses, c'est le seul Avocat qu'il consulte, la Politique ne lui permet point d'en écouter d'autres. Elle ordonne à ses Dévots de lui sacrifier leurs sentimens même les plus involontaires : humanité, honneur, amour, fidélité, enfin tout ce qu'on appelle vertu : voilà les victimes qu'elle veut qu'on lui offre, quand bon lui semble.

Si un Homme d'importance est épris d'amour pour une belle Fille qui se sera rendue maitresse de tous ses sens , s'il n'a pu résister à la force de ses charmes , ou qu'il se soit entièrement livré à elle par des protestations & des sermens , il ne doit point se faire scrupule de devenir infidelle & parjure , si l'intérêt s'oppose au panchant de son amour. Elle veut qu'on lui sacrifie des choses encore plus cheres , elle exige quelquefois qu'un Pere désavoue un Enfant qu'il chérit. Ce ne sont là encore que de legers sacrifices , elle ne se contente pas toujours de si peu de chose. Elle fait quelquefois périr une multitude d'Innocens , pour sauver un Coupable. Elle arme quelquefois un Roi contre ses plus fideles Sujets , & le force à sacrifier l'Honnête-Homme à l'intérêt du Scélerat. Elle ordonne alors des meurtres , des massacres , & des persecutions barbares. L'Histoire est remplie de pareils traits. Toute la Nature se tait devant elle , tout plie , tout cede , rien ne lui résiste.

Les

Les Politiques ne sont pas toujours à redouter. Il y en a dont l'art n'est point fatal à la Société, au contraire il fait le bonheur & la tranquillité du Peuple : tels sont ceux qui sont présentement à la tête des Affaires. Il seroit à souhaiter que de tels Politiques eussent toujours la conduite des Affaires, ou qu'ils pussent inspirer les mêmes sentimens à leurs Successeurs.

Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que le nombre des Politiques est fort petit, & y a fort peu de gens qui les connoissent, quoique la multitude soit pour l'ordinaire l'instrument de leurs fureurs. Tu peux bien t'imaginer que sans le secours du Peuple, ils ne seroient pas capables d'exécuter de si grands desseins : & c'est dans la maniere de s'y prendre pour faire entrer tout un Peuple dans leurs intérêts, que consiste ce grand Art. Ils font que le Peuple, sans connoissance de cause, s'emploie de toutes ses forces à exécuter les projets du petit nombre des Politiques. Elle s'y prend

prend toujours en biaisant , & fait qu'on attribue à d'autres principes les effets dont elle est réellement la cause. C'est la Divinité d'ordinaire qu'on met en jeu , comme le prétexte le plus imposant pour le Peuple : c'est d'elle qu'on s'est servi pour l'animer , & lui faire commettre les forfaits les plus inouïs : elle les a fait battre pour la Religion : la terre a été couverte de morts , sans qu'on ait eu égard au sang ou à l'amitié : desorte que ce qui devoit être la source du bonheur & de la concorde , ils en ont fait des motifs de carnages , de divisions & de mille autres calamités. Il n'y a point de crime qu'ils n'ayent adopté pour une vertu , lorsque la Politique l'exigeoit. Souvent des Hommes d'une grande probité deviennent méchants , & commettent des crimes atroces , par le plus noble & le plus pieux de tous les principes. Je me souviens d'avoir oï dire à un Docteur en Politique , que c'est *l'Art de pénétrer dans les sentimens d'autrui sans laisser apper-*
cevoir

cevoir les siens, & d'employer indifféremment tout ce qui peut favoriser son entreprise, sans se mettre en peine si c'est vice ou vertu. Sur le portrait que j'en fais, un Sauvage pourroit dire que c'est l'Art d'être un grand scélérat.

Tu ne dois pas t'imaginer qu'il n'y ait que les Princes qui agissent par Politique. Le Particulier a aussi la sienne. C'est elle qui regle toutes ses démarches. C'est cette dernière espèce de Politique qui remplit le Théâtre du monde de scènes tragiques, comiques & ridicules. Rien n'est impossible à des Particuliers qui agissent par politique. Mais il n'y a rien de plus pénible que leur vie. Ils sont dans une gêne perpétuelle. Ils sont esclaves de la contrainte, pour parvenir à leur but. Il faut se déguiser en mille façons différentes, pour s'insinuer dans la faveur de ceux que leurs emplois & leur naissance mettent en situation de leur être utiles. Il faut se déguiser aussi pour leur plaire, feindre un rapport de sentimens avec les Grands, se con-

fer-

former à leurs inclinations , donner dans leurs maximes , encenser à leurs défauts , applaudir à toutes leurs démarches , quelque'oposées qu'elles soient à la vertu. Et après avoir joué bien des scènes humiliantes , il faut encore faire des bassesses pour prévenir l'emportement des Grands , le ressentiment de ses Amis , la censure du Public. Et plus que tout cela , on doit se tenir continuellement sur ses gardes , pour ne pas donner prise à une troupe de personnes , qui , envieuses des commencemens de votre fortune , sont attentives à saisir tout ce qui pourroit contribuer à la renverser. Considere , je te prie ; qu'elles ne doivent pas être les inquiétudes d'un Politique Courtisan. Un Sauvage soutiendrait peut-être que cette inquiétude en ôte tout le plaisir , & qu'il est impossible de goûter quelque satisfaction dans la jouissance d'une chose qu'on craint de perdre à tout moment. D'ailleurs le succès en est fort équivoque , un moment détruit l'ouvrage
de

de plusieurs années , mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit puissante. Elle a fait un Pape d'un simple Gardeur de pourceaux. Je t'ai déjà parlé de ce Favori de la Fortune , que la politique éleva sur le premier Trône de la Chrétienté. Mais ce haut point d'élevation valoit-il toutes les peines qu'il s'étoit donné pour y parvenir ? Il se priva toute sa vie de tous les plaisirs , & prit autant de soin à détruire & affoiblir sa santé , qu'un autre en pourroit prendre à conserver la sienne. Voilà quelques traits qui pourront te faire juger des fatigues qu'un Politique doit essuyer. Il n'y a que l'Histoire qui puisse te donner une connoissance parfaite de ce grand Art qu'on possède en Europe. Si SIXTE a monté sur le Trône par la Politique , DENIS en est descendu parce qu'il en a manqué.

Ne crois pas , Cher KAROKAJO , qu'il n'y ait que ceux qui sont à la tête des Affaires qui se reglent par la Politique. Le Particulier les imite , mais
 seu-

220 LET. D'UN SAU. DEP. *Let XXX.*
seulement dans ce qu'elle a de mau-
vais. Il veut cacher des desseins, &
delà il conclud qu'il faut être fourbe,
trompeur ; & n'avoir que les appa-
rences de la Vertu. On dit que nous
serions heureux, si nous savions agir
par politique : cela est peut-être vrai :
mais il vaut mieux n'en avoir point-
du-tout, que d'en avoir une mauvaise.

F I N.

AVERTISSEMENT

D U

LIBRAIRE.

*CES Lettres jusqu'ici au nombre de
trente, plairont peut-être par la
diversité des Sujets qui y sont traités, &
par la maniere enjouée & légère dont
ils le sont. J'en pourrai publier la suite
par volumes, si l'accueil que le Public
fera à cet Essai m'y encourage.*

Handwritten signature or scribble, possibly reading "L. H. ...".